LA REVUE THÉÂTRALE

VENTE & ABONNEMENTS :
14, RUE DES MINIMES
PARIS

NOUVELLE SÉRIE N° 54
PRIX NET : 1 FR. 50
ÉTRANGER : 2 FR.



M. COQUELIN AÎNÉ

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Aline GRENET. — Gustave KAHN. — Ch. BERT. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

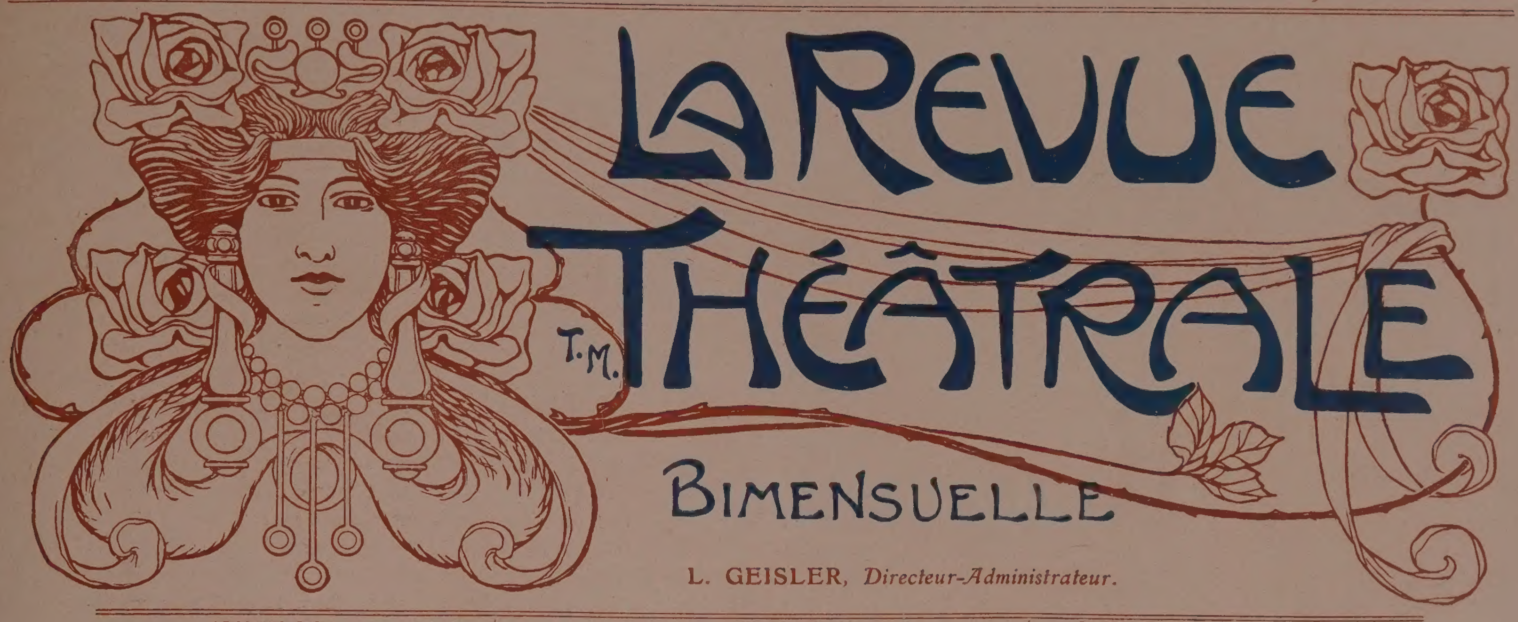
Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET. — Harry BLOOMFIELD. — André ALLARD. — Paul DELAROCHE, etc.

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

SOMMAIRE DU NUMÉRO 54



UN SERVICE RÉGULIER DE LA " REVUE THÉATRALE " EST FAIT DANS LES SALONS DE 40 PAQUEBOTS DE LA Cie DES MESSAGERIES MARITIMES ET DE 50 PAQUEBOTS DE



L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

ABONNEMENTS :	RÉDACTION	DIRECTION & ADMINISTRATION
Un an : Paris .... 36 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)	14, Rue des Minimes — PARIS
— Départements .... 36 fr.	ED. GAUTHIER *Rédacteur en chef*	ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
— Étranger .... 48 fr.	G. FRAPPIER *Secrétaire de la Rédaction*	Pour Abonnements, Vente et Publicité
LE NUMÉRO :		*S'adresser 14, rue des Minimes,* PARIS (IIIe)
France .... 1 fr. 50		Téléphone 249-94
Étranger .... 2 fr. »	Photographies STUDIA-LUX	

Comédie-Française — « PARAITRE »

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX
DE M. MAURICE DONNAY

Au premier acte, le décor montre un salon dans une maison bourgeoise, à Pressagny, sur les confins de la Normandie et de l'Ile-de-France. Vue sur les îles boisées de la Seine, entre Vernon et Rouen. C'est la propriété de M. et Mme Margès, rentiers modestes. Un accident d'automobile jette sur la route, devant leur grille, un jeune sportsman. Les Margès, chez qui on l'a transporté, le gardent et le soignent. L'intéressant blessé se nomme Jean Raidzell. Il est archi-millionnaire et co-propriétaire d'une grande maison de vins de Champagne que dirige son frère aîné, Eugène. Celui-ci est un cerveau dur, actif, maladivement ambitieux, obstinément absorbé par le souci des affaires et de constants rêves de domination ploutocratique qui en font à la fois un homme prodigieusement inventif, un réalisateur hardi, un travailleur infatigable et une sorte de demi-fou, ahuri et mégalomane. Ce type est déjà une trouvaille, d'un modernisme intense, et dont un excellent comédien, M. Ravet, a fait une création étonnante. Le frère cadet, Jean, n'a d'autres tracas dans la vie que de toucher les rentes considérables que lui vaut sa part dans l'exploitation vinicole. C'est un dandy frénétique et un voluptueux. Les sports et les femmes font son unique occupation. Beau garçon, parfaitement élégant, semant l'or et l'esprit, il passe d'un amour à l'autre avec une ferveur infatigable. M. Grand, pour ses débuts, a trouvé, dans ce rôle brillant, une occasion exceptionnelle de produire d'un coup, devant le public de la Comédie-Française, tous ses dons charmants de chaleur, de verve, d'élégance naturelle et de primesautière légèreté. Une existence si frivole et si joyeuse a laissé à cet exubérant viveur, encore dans tout son feu, une sorte d'amertume, un énervement latent de n'avoir pu fixer son cœur. Or, M. et Mme Margès ont une fille, Juliette, jolie, intelligente, tendre, d'un beau caractère pur, loyal, supérieurement noble. De si rares mérites n'ont pu échapper à la fringale professionnelle de Jean Raidzell. Mais Juliette n'est pas une personne dont on fasse sa maîtresse. Le « Werther de l'extra-dry », comme on l'appelle dans son monde, entrevoit ici la possibilité de l'amour unique qu'il a toujours souhaité. Il plaît beaucoup à Mlle Margès. Ils se fiancent. Ils se marient.

La grâce fine, le jeu sincère et noble de Mme Piérat donnent bien à Juliette la physionomie franche et haute qui caractérise ce rôle délicat. Elle sait y rester virginale et juvénile, sans rien compromettre de sa réelle autorité.

Juliette a un frère, Paul, qui gagne laborieusement sa vie au barreau. Avocat distingué, adonné aux questions sociales, il vient d'être élu député et occupe à la Chambre une importante situation, sur les bancs de l'opposition révolutionnaire. Paul Margès est le mari d'une personne très belle, très ambitieuse, qui rêve une haute fortune et une grande situation mondaine. Ces goûts de Christiane s'accommodent mal du genre de vie qu'a choisi son mari ; et c'est déjà une lutte constante entre les idées du député humanitaire et celles de sa piaffante épouse — lutte dans laquelle,

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Madeleine Roch.
(Mme Hurtz).



CHRYSIS DONNE SES MAINS A BAISER

Aquarelle de André Allard.

La prison. — Myrto et Rhodis viennent dire un dernier adieu à Chrysis, et lui embrassent les mains au travers de la grille.

“Aphrodite” à l'Opéra-Comique

Le Beau est aimable partout où il se rencontre, et sa recherche constitue un des vifs intérêts de la vie. Nulle réalité, plus que celle-là, n'élève nos sentiments. Quand le Beau motive la volupté, il communique à cette sensation surgie de tout notre être une intensité très particulière. Jadis, M. Pierre Louys magnifia le plus artistement du monde la volupté émanée du Beau pur dans un conte délicieusement lumineux et troublant que d'aucuns voulurent strictement licencieux. Depuis les jours révolus d'Ephèse et de Cyrène, le monde, encombré de laideur protéiforme, ne sait guère distinguer

La déesse Aphrodite et les présents des courtisanes.

dans l'art vrai : sa civilisation est devenue de l'incivilisation entièrement inharmonique. Il semble qu'en parant son livre de soins menus et délicats, M. Pierre Louys était heureux de se réfugier dans un passé nébuleux et charmant, tout à fait sevré de nos préjugés et de nos usages disgracieux ; son évocation tendait à la beauté nue disparue. Cette beauté est un peu froide ; le théâtre lyrique exige des éléments contrastants, tour à tour vigoureux, animés, dramatiques, toujours vivants : c'est pourquoi l'*Aphrodite* nue de Pierre Louys n'était pas un sujet des meilleurs à mettre en scène.

Il faut reconnaître que le livret s'est appliqué à rendre au conte tout son charme, son charme sapide et capiteux. Il prête par son action réduite et son déploiement dans des milieux ravissants, au cadre de l'Opéra-Comique ; on doit louer l'adresse de ses découpages, le choix de ses épisodes et surtout la tenue parfaite de son dialogue.

(Dessins de André Allard.)

Le sculpteur Demetrios, le favori de la reine Bérénice, le maître de l'Égypte, s'est follement épris de la courtisane Chrysis, aux cheveux d'or, qui repousse d'abord son fervent amour, et exige ensuite, comme salaire, le miroir de Bacchis, le peigne de Touni et le collier d'Aphrodite. Pour satisfaire Chrysis, il volera la courtisane, assassinera la prêtresse et dépouillera la statue. Ils vont donc s'appartenir ; mais la ville hurle de colère et d'indignation en apprenant les crimes et le sacrilège ; le remords s'empare de Demetrios ; il veut punir Chrysis des forfaits dont elle l'a rendu coupable ; il exige qu'elle aille dehors se montrer à tous, parée des bijoux impies et qu'elle se dénonce à la foule irritée. On l'arrête ; on la jette en prison ; on lui fait boire la ciguë, et elle meurt. Demetrios, venu trop tard pour la délivrer, se tue sur le corps de son amante.

M. Couture. – Studio-Lux.



Mlle Demellier (Rhodis). Mlle Mathieu-Lux (Myrto).

Tel est, sommairement résumé, ce livret, qui met en scène une époque à la fois raffinée et barbare — barbare par l'excès même de son raffinement ; mais son intrigue, toute poétique et toute dramatique qu'elle soit, n'est ici, en somme, que l'accessoire, car la matière vivante et animée de l'action est celle qui ne se traduit pas extérieurement, c'est l'ambiance même où se meuvent les personnages, l'atmosphère de licence et de volupté dans laquelle ils vivent. Le compositeur a voulu nous transporter dans un tel milieu par une uniformité obligée de rites et de modes orientaux, dans un éther grisant de grâce alanguie et de molesse maladive ; l'idée de sensualité, d'impudeur et d'allégresse do-



Croquis de répétition.

Mlle Garden (Aphrodite). M. Beyle (Demetrios).

Demetrios, ayant accompli les trois crimes, Aphrodite se rend dans son atelier et se révèle à lui dans le costume de la déesse.

M. Couture. - Stadia-Lux.



Mlle DEMELLIER (Rhodis). Mlle MATHIEU-LUTZ (Myrto).

mine *Aphrodite;* elle plane sur l'œuvre entière et s'en dégage de toute évidence. Tel était le but recherché par M. Camille Erlanger, et on ne peut nier qu'il l'ait atteint avec une dextérité et une sûreté étonnantes, nous révélant ainsi une autre phase de son talent. *Kermaria*, son premier ouvrage lyrique, était d'un art compliqué, un peu confus, qui sentait la gêne et la contrainte ; le *Juif polonais*, dans lequel il lâchait davantage la bride à son imagination, donnait dans les passages de drame une sensation de lourdeur qui contrastait péniblement avec la fraîcheur et le charme du reste de l'ouvrage. Le *Fils de l'Étoile* a surtout dû son demi-insuccès au poids et à la monotonie de l'ouvrage ; l'esprit vif et délié du musicien ne fut point assez fort pour dominer une matière aussi épaisse.

Aphrodite ne dégage pas les mêmes défauts ou a su les éviter avec un certain bonheur, encore que la violence tragique et douloureuse du sujet, l'idée de meurtre et d'effroi y dominent trop fréquemment et étouffent souvent l'impression favorable dans une succession de scènes de lourds contrastes. Ainsi, au premier acte, tout imprégné d'une orchestration vaporeuse et chaude, le théâtre nous montre la rampe de la jetée où le monde d'Alexandrie s'accoude pour contempler la mer bleue, et le mur céramique où les galants vont graver un prix d'amour, tandis que les courtisanes curieuses vont voir si la proposition leur agrée et attendent, toutes droites, que l'on vienne les prendre ; la juive Chimairis lit l'avenir dans la main des femmes, et M. Camille Erlanger a trouvé, pour décrire cet ensemble, des harmonies voluptueuses ; mais aussitôt l'action tourne, et la sorcière, consultée par Demetrios, le voue au crime, au meurtre et au suicide ; la scène prend une expression menaçante, dont le réalisme détruit la poésie du début. On voit, par ceci, l'effort incessant du musicien pour nous ramener dans l'atmosphère contrastante qui doit dominer l'ouvrage et dont il s'appliquera à nous donner l'illusion, par ses phrases mélodiques.



M. Erlanger a imaginé pour *Aphrodite* une série de motifs conducteurs soit expressifs, soit rythmiques, qu'il a combinés, développés avec beaucoup de science, mais sans savoir éviter une monotonie qui provient surtout de répétitions fréquentes. Chaque personnage fait apparaître sa formule surmontée de son étiquette, dans un mécanisme compliqué : c'est comme une série de tiroirs s'ouvrant et se refermant successivement et dont s'échappent des séries de mesures semblables et sans transformation. L'ouvrage contient ainsi certains procédés mélodiques et harmoniques plus étranges que musicaux, parfois même fastidieux ; il n'en est pas moins captivant pour une oreille musicienne exercée, mais cette manière plaira peu aux profanes, parce qu'elle manque d'émotion et de clarté.

L'orchestration d'*Aphrodite* est remplie de charme ; l'oreille y est continuellement intéressée par des oppositions de timbres, des accouplements inédits d'instruments, des altérations et des complications curieuses, des successions de neuvièmes déjà entendues, non pas seulement dans *Pelléas*, mais dans le *Fils de l'Étoile*, et surtout, bien avant M. Debussy, dans le *Juif polonais*. Tout cela n'est qu'exercice de virtuose riche de technique.

Ces éloges mérités à l'orchestration comme à la musique de M. Camille Erlanger, n'empêchent pas toutefois de faire remarquer que l'ensemble aurait gagné à être traité avec plus de discrétion. Le joli conte de M. Pierre Louys n'exigeait pas un appareil aussi imposant ; les caractères des personnages eussent conservé un relief plus estompé et plus vaporeux, mieux en rapport avec le lieu ; leur dessin ne devait pas être aussi accentué. Quoiqu'il en soit, le musicien a su créer par le caractère de ses phrases mélodiques et grâce aux ressources de sa matière orchestrale d'une remarquable richesse, une ambiance tout à fait particulière.

Le rôle de Chrysis est d'une couleur séduisante dans son caractère félin, qu'accentue une sorte de férocité inconsciente ; Mlle Mary Garden s'y montre ensorcelante et enveloppante, tour à tour énigmatique, passionnée et fougueuse, enfin, douloureuse et résignée ;

Croquis de répétition.
Les deux mulâtresses traînent leur sœur Corinna (Mlle DUMESNIL) pour la mettre en croix.
(Dessin de André Allard).



LA JETÉE D'ALEXANDRIE. — Décor du 1er Acte.

Aquarelle en deux couleurs, de André Allard.

Dessin de André Allard.



M. Luigini,
Chef d'orchestre, qui a dirigé, à l'Opéra-Comique, *Aphrodite*.

elle a merveilleusement rendu les aspects et les nuances d'un rôle terriblement complexe. M. Léon Beyle a rendu le personnage de Demetrios avec une belle ampleur de moyens, encore qu'il ait paru parfois manquer d'énergie. Mlle Claire Friché a exercé ses belles qualités dramatiques dans le rôle de Bacchis. Mlles Mathieu-Lutz et Demellier ont donné tout leur charme à l'inquiétante intimité des deux joueuses de flûte; Mmes Brozzia, Guionie, Gonzalès, Henriquez, Dumesnil — celle-ci émouvante dans la scène du crucifiement — méritent maints compliments.

Dans *Aphrodite*, les rôles d'hommes — Demetrios mis à part — n'offrent aucun relief. C'est à peine si les élégants, sur la jetée, ou les invités de Bacchis, dans la salle du festin, ont quelques phrases à chanter. M. Allard figure Timon : il porte avec noblesse les draperies dorées du personnage, et sa voix fait toujours plaisir à entendre. Le jeu de M. Devriès est ingénu et incertain. M. Guillaumat paraît en pontife plein d'autorité cérémonielle, et la basse de M. Huberdeau marque avec vigueur les objurgations éperdûment notées du bourreau de Chrysis.

Sous la menée experte de M. Luigini, l'orchestre de l'Opéra-Comique ne craint guère de concurrence.

La mise en scène, vous le devinez, est magnifique. *Aphrodite* demeurera l'un des beaux triomphes de M. Carré.

Au début, décor simple : ciel bleu, mer bleue sur lesquels tranchent, très blancs, la jetée et le phare où, hélas ! Chrysis ne montera pas... A gauche, le mur céramique supportant la cote des courtisanes ; à droite, marquant l'entrée et repérant la perspective, un mince velum pourpré. Beaux costumes, peut-être trop brillants ; M. Multzer ne parvient pas aux « fondus, » où excellait M. Bianchini, et l'on regrette les merveilles que le dessinateur Chaineux eût pu créer là...

Le tableau du temple est très beau ; son architecture a grand caractère, le cortège, adroitement ordonné, y déploie lentement ses magnificences, même des colombes y battent leurs ailes innocentes.

Au festin de Bacchis règne la plus folle somptuosité; peut-être eût-on obtenu un effet plus joli, plus vrai, en éclairant les convives, non point par des lumières de tables, mais par un jour ménagé et délimité en haut... Alors que l'ivresse provoque chez les invités de mols renversements, le ballet pénètre. Il est magnifique, ce ballet, élégamment réglé, sans avoir, toutefois, le caractère de celui d'*Alceste*. Mlle Régina Badet y fait merveille : sa vivacité est extraordinaire, ses mouvements les plus désordonnés gardent la ligne désirable, l'attitude fixée.

Après, c'est l'atelier ensoleillé de Demetrios, le duo entre le sculpteur cruel amant et la courtisane ambitieuse et glorieuse un jour ; puis la prison... Ici se forme un groupe délicieux. Le cachot de Chrysis est présenté en contre-bas d'un chemin de ronde; à travers les grosses grilles de son soupirail, on aperçoit la marche des passants. Par là, glissent Myrto et Rhodis, cherchant la prisonnière ; elles s'arrêtent devant les barreaux ; Chrysis les voit; toute douloureuse, elle se hausse sur son lit, elle lève très haut ses bras, et dans la lueur dorée du soleil, les joueuses de flûte embrassent les belles mains qui vont devenir mortes. — Un soldat vient, qui chasse les petites à coups de lance...

Dans le cimetière, Myrto et Rhodis porteront Chrysis, honnie de tous. On ne peut imaginer rien de plus beau, de plus impressionnant que les cyprès sombres de ce champ, plantés à la débandade, sur un ciel uni de turquoise, mais peut-être ces cyprès sont-ils bien robustes sur cette terre, qui est d'Égypte, ne l'oublions pas...

C'est ainsi que la présentation d'*Aphrodite* à l'Opéra-Comique compose une suite d'inimitables tableaux.

Charles BERT.

Dessin de André Allard.



Mlle Régina Badet, 1re danseuse, dans sa loge.



Portrait de M. VIOLET, en Glatigny, par M. Tristan Richard.

"GLATIGNY" à l'Odéon



Mme BELLANGER ... — ACTE I

Un fin et délicat écrivain, qui a beaucoup connu Glatigny, me le dépeignait ainsi : « Frère cadet de Banville, débordant de lyrisme, mais avec simplicité, avec le plus grand naturel, aimable et obligeant, ne ressentant ni la jalousie, ni l'envie. Quand il causait avec vous, sa pensée suivait un vol de rimes comme on suit un vol d'abeilles. C'était un poète errant, un nouveau Don Quichotte, long, maigre, pâle, tout en jambes, ayant l'air de courir après les étoiles. »

Ce franc amoureux de la nature, poète toute sa vie, comédien à ses heures, M. Catulle Mendès a voulu le ressusciter sur la scène de l'Odéon, où, jadis, on avait joué son idylle antique, le *Bois*. Mais c'est le cas de répéter ici la vieille exclamation virgilienne : *Quantum mutatus ab illo !*

Au lieu du grand diable sec, aux jambes longues et maigres, sorte de Matamore échappé du *Capitaine Fracasse*, qui se réclamait à l'occasion de Molière et de sa troupe et promenait son ombre fantastique à travers champs, on nous a montré un bonhomme ventru, à l'accent picard, figure de paysan finaud et retors, type banal des rustiqueries théâtrales...

Voyons ce que M. Catulle Mendès a inventé dans son drame funambulesque, pour mettre son héros en relief.

Au premier tableau, le théâtre représente un coin de petite ville normande. Auberge, gendarmerie, bureau de poste. La forêt s'ouvre au-dessus des maisons ; une route blanche la traverse. Sur l'auberge on lit : *Au bon cidre de la vallée d'Auge*. Il y manque les mots fameux : « Cidre bien gouloyant, justificatif, nullement soûlatif, très amoureux à boire ! » Trois individus apparaissent, tout à coup, dans le poulailler. Ils font de grands gestes. Ils jettent de grands cris. Ils se démènent comme des diables. Que disent-ils ? Que veulent-ils ? Qui sont-ils ?... Nul ne le sait. Une croisée s'ouvre à l'entresol et une jeune femme apparaît avec un jeune homme. Ils se font de tendres confidences en vers. Les trois individus les hèlent avec des clameurs horribles et font mine d'enjamber les balustrades et de se lancer dans le vide en se suspendant à des mouchoirs de poche. Que veut dire toute cette acrobatie ?... On finit par comprendre que l'imprésario Canuche et ses acolytes, n'ayant pas le sou, veulent sortir en secret de leur gîte sans attendre la note de leur hôte. Ils s'y prennent bien mal, car toute la ville, devant ces cris et ces contorsions de Peaux-Rouges, va être en émoi. Survient, heureusement pour eux, Glatigny, le tendre ami de la directrice de la poste, Emma, qu'il a séduite par sa faconde. Le jeune paysan est devenu poète, après avoir dévoré un volume de Banville oublié dans une malle. Il a tellement de tendresse au cœur qu'il la répand non seulement sur Emma, mais sur toutes les beautés du village et même sur Lizane, l'étoile de la troupe Canuche. Il est Pan et sacripant. Il fait d'éloquentes, grandiloquentes et brûlantes déclarations. Savant comme un Sorbonnard, il parle de Phyllis, de Sirius, de Pâris, d'Orpheus, de Cypris, que sais-je ? Il salue l'actrice qui, déchirant la trame des douleurs, épand le cœur saignant du drame et qui, un poignard dans la gorge, pleure, rit, souffre et meurt. Lizane est enchantée de tout ce verbiage et répond que Banville, pour elle, a fait des vers, elle s'en souvient :

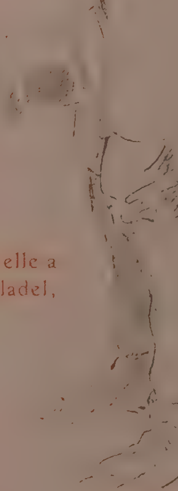
> Avec nous l'on chante et l'on aime !
> Nous sommes frères des oiseaux.
> Croissez, grands lys ! chantez, ruisseaux !

Et Glatigny continue enchanté :

> Et vive la sainte Bohème !
> C'est le chant de départ vers les cieux éblouis
> Des pauvresses aux bras des amants éblouis !

Lizane célèbre la Brasserie des Martyrs où elle a rencontré les célèbres Carjat, Nadar, Manet, Cladel, Baudelaire, Villiers, Hérédia, Catulle...

Mme THOMASSIN ... — ACTE III



M. R...

Dessin de H. Bloomfield.

Alors Glatigny, qui voit en eux les frères de son rêve, les supplie, les implore ainsi :

> Emmenez-moi ! Par les jours d'or et les nuits bleues
> Sans nul bagage, avec mes jambes de sept lieues,
> Ivre, criant ma joie aux fabuleux discours,
> Jouant Diègue ou Léandre et chantant dans les cours !
> Je veux, ô Muse femme, ô chair de ciel pétrie
> Te suivre vers la Gloire... et vers la Brasserie !

Lizane veut bien admettre ce poète, amoureux de vers et de bocks, dans la troupe, mais il faut payer l'aubergiste. Glatigny va demander de l'argent à son père, vieux gendarme, qui le jette à la porte. Que faire ? Emma, la bonne receveuse de la Poste, lui prête les trente francs nécessaires et il part avec les cabotins, à l'heure où le village s'éveille et où les bonnes femmes, appelées par les cloches, s'en vont à l'église. Il part, non sans être ému, mais il se dit :

> Bah ! je reviendrai, chargé d'or et de gloire !

Si nous avions entendu ce que disaient les acteurs, si nous avions compris le sujet, si les vers qu'ils prononçaient étaient arrivés jusqu'à nous, peut-être aurions-nous été charmés par ce prologue. Mais ce fut comme un spectacle cinématographique et phonographique. Tout s'agitait, vibrait, virevoltait et devenait inintelligible.

M. Dorival (Courbet). — Acte III. — La Brasserie.

Le second tableau est encore plus énigmatique que le premier. Où cela se passe-t-il ? Chez qui sommes-nous ? Quels sont ces gens qui se bousculent et qui crient : « Vive l'Empereur ! » Quel est ce moulin où tout le monde entre sans être annoncé ? On aperçoit sur un panneau la célèbre redingote grise et l'on s'attend à voir entrer Napoléon. Justement le voici, ou plutôt sa caricature. C'est, paraît-il, Emile de Girardin, la mèche célèbre collée au front, le ventre serré dans une robe de chambre, qui joue la redingote fameuse, et avec cela le geste prompt, l'œil vif, le verbe haut. Que dit-il ? Que veut-il ? On ne sait pas trop. Comment le pauvre Glatigny est-il entré là ? Comment se fait-il servir, par un valet ahuri, du porto et des biscuits ? Quelle est cette princesse d'Elfe, à chapeau tapageur qui vient minauder avec lui et veut bien lui offrir une rose ? C'est, dit-on, la princesse de Metternich. Elle avait bien mauvais genre, je le sais, mais pas à ce point. Sa tenue et son langage sont tels que nous l'avons prise pour une Zoé quelconque. Mais Glatigny qui la connaît — heureux poète ! — improvise pour elle de très jolis vers *sur les Princesses*. Les voici :

> Du fond noir de nos rêveries,
> A travers de doux lointains bleus,
> Nous les voyons dans les féeries
> D'un paradis miraculeux !

M. Couture. - Studia-Lux.

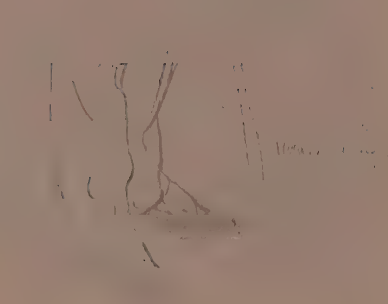


Mlle Thomassin (Cigalon).
Acte IV. — L'Alcazar.

La princesse d'Elfe est ravie, cela se comprend, et veut lui donner ou une rose ou son carnet constellé de pierreries. Glatigny se contente de la rose qu'il glisse dans une lettre de Banville dont il ne se sépare jamais. Mais elle — ô combien délicate ! — lui dit que si par hasard il est dans la détresse, il vienne faire un superbe échange :

> Renvoyez-moi la fleur, vous aurez le bijou !

Survient alors Girardin, qui se croyant déjà ministre des Affaires Etrangères, dicte à Glatigny, dont il fait à l'improviste son secrétaire, un article-programme. Glatigny le rédige en vers et le factum, publié aussitôt par la *Presse*, fait échouer le ministre au seuil du ministère. Sur la scène, tout le monde se tord. C'est une bonne farce... mais, dans la salle, personne ne la comprend.



M. Laumonier. (Un parnassien).
(Dessin de H. Bloomfield).

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Bellanger (Emma). — Acte V.

Glatigny, congédié, court après la belle Lizane qui s'est engagée à l'Alhambra et ne veut plus d'un soupirant qui n'a point le sou. Pour se consoler le poète se rend à la Brasserie des Martyrs. La mise en scène de ce tableau est amusante. On va, on vient, on boit, on fume, on crie. Courbet, Pelloquet, Olivier Métra, Grédélu, Manet, Pothey, Villiers, Strauss, un tas de gens connus et inconnus mêlés à des danseuses en jupons courts, à des lorettes en crinoline vocifèrent et braillent autour d'un buste de Mürger en suif, coiffé d'un bonnet de velours. Jean Mourieux, un raté, crache sur toutes les gloires. Courbet, à la voix tonitruante, lui donne la réplique et hurle je ne sais quoi contre l'idéal, à vous fendre le tympan. Au milieu de tout ce vacarme, la double figure de la petite Cigalon, la fille infortunée de Salangane, le mangeur de haschisch, passe, brille un instant, puis disparaît, tandis que le misérable Salangane meurt de l'affreux poison, la face verte et dans d'horribles hoquets.

Glatigny repousse l'amour désintéressé de Cigalon et poursuit Lizane jusque sur les tréteaux de l'Alhambra. Pour la voir de plus près, il s'est vendu lui-même. Tous les soirs, aux ordres d'un public idiot, il monte sur la scène et il improvise des vers. Cela est vrai. Le poète attrapait les rimes à la volée et les transformait en autant de petits poèmes adroits et merveilleux. Ici Glatigny improvise pour sa belle qui chante des chansons crapuleuses, saute, danse, cabriole et veut de l'or à tout prix. Le poète aperçoit dans la salle la princesse d'Elfe et lui restitue la rose d'antan pour avoir le bijou convenu. Il abdique toute fierté et va remettre le carnet avec ses diamants à Lizane qui se laisse aussitôt enlever par un mime de café-concert. Sous ce coup inattendu, Glatigny tombe désolé entre les bras de la pauvre Cigalon qui cherche vainement à le ramener à elle.

Cet acte, brutalement réaliste, avec ses cabotines débraillées, nous montre Glatigny dans une attitude dégradée et achève de lui ôter tout intérêt. Comment estimer l'individu qu'on nous exhibe en cet état faux, d'ailleurs? Au dernier tableau on nous le montre marié à l'indulgente Emma, râlant du râle des poitrinaires et prêt à finir dans un peu de calme et de bien-être, sa pénible vie. Il se rappelle parfois le passé. Il n'a plus de regrets pour l'odieuse Lizane, mais il pense à la pauvre petite Cigalon qu'il a méconnue et qui a disparu pour jamais. Il le dit en des vers charmants. Il pleure celle qui seule l'aurait consolé. Nul ne l'avait comprise. Aussi, mourut-elle oubliée, malgré sa grâce et son talent.

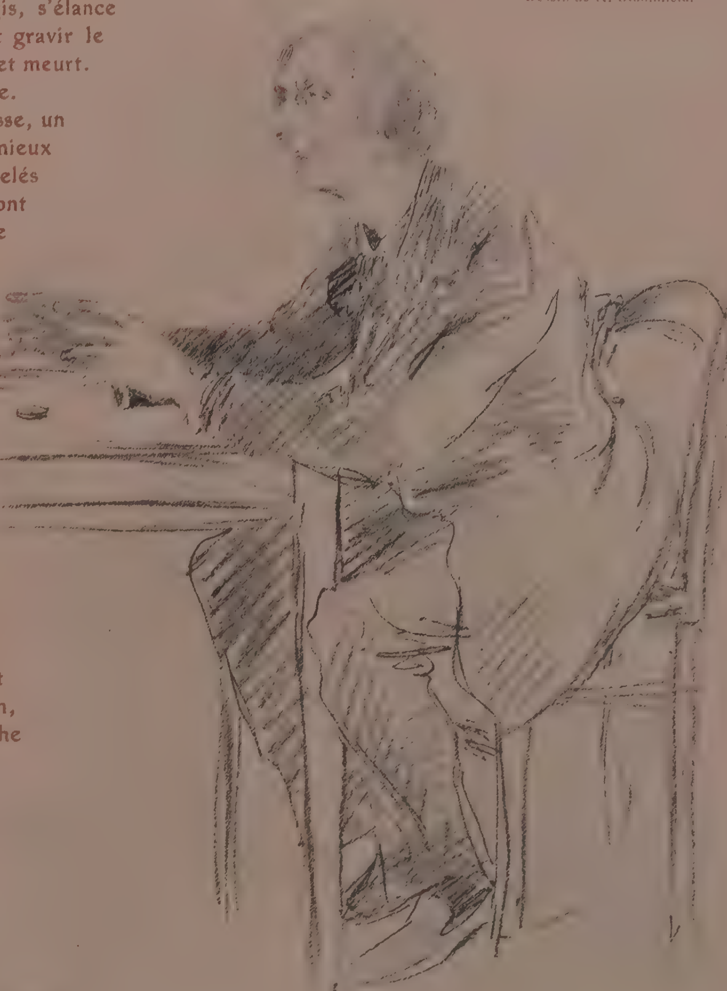
Le malheureux Glatigny soupire, se plaint de son terrible mal, se laisse mettre au lit et s'endort. On le laisse seul. Bientôt il se réveille, ouvre la porte du logis, s'élance dans la campagne neigeuse, veut gravir le côteau qui mène à la forêt pour revoir le sentier où il suivit Lizane, et meurt. « Pauvre petit! » murmure Emma, et c'est là toute son oraison funèbre.

Les vers de ce drame funambulesque sont composés avec une adresse, un savoir-faire extrême. Le poète qui les écrivit connaît son métier mieux que personne. Mais si adroits, si ingénieux, si merveilleusement ciselés qu'ils soient, ils n'émeuvent pas. Pourquoi? Parce qu'au théâtre ils font l'effet de boules d'or qu'un habile jongleur lance en l'air avec tant de prestige que l'œil ébloui n'en voit qu'un rapide et fol éclair. Maintenant, n'est-il pas vrai que le faux Glatigny de la pièce, lancé à la poursuite d'une cabotine, n'intéresse guère les spectateurs. Rien ne le grandit, rien ne le relève à nos yeux. Sa passion pour Lizane, son appétit famélique chez Girardin, son ahurissement à la Brasserie des Martyrs, ses improvisations au café-concert, sa douleur plus théâtrale que naturelle, rien de ce qui semble le toucher, n'éveille d'échos dans l'auditoire. Les fantoches, qui l'entourent, arrêtent d'ailleurs et glacent tous ses effets.

La représentation de l'ouvrage ne donne pas ce que donne la lecture, malgré les efforts du principal interprète, M. Tarride, — qui fut, un temps, très heureusement remplacé par M. Violet, — a soutenu Glatigny et a dit les vers avec une verve que j'aurais souhaitée à sa jolie partenaire, Mlle Brésil. D'autres comédiens, MM. Dorival, — Courbet très réussi, — Janvier, Maxudian, Brou et Mmes Thomassin, fort gracieuse, et Bellanger, très aimable, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour gagner la partie. Quant à la direction, elle n'a rien épargné pour les décors et pour une ingénieuse et riche mise en scène.

Henri WELSCHINGER.

Dessin de H. Bloomfield.



M. Pillot (Salangane, le mangeur de haschisch)
Acte III. — La Brasserie.

Document appartenant à M. Pericaud



Photographie de GLATIGNY au temps de son arrivée à Paris, dédiée à son ami Pericaud

Les Premières Années de Glatigny

Il fut longtemps contesté si le bon poète des *Vignes folles* et des *Flèches d'or*, Albert Glatigny, était né à Lillebonne, en Seine-Inférieure, ou à Bernay, dans l'Eure. Un acte de naissance d'un sien cousin compliqua la question, et on eut là un de ces problèmes historico-littéraires auxquels s'amusent volontiers les messieurs des sociétés savantes et qu'à force de patientes recherches ils rendent parfois insolubles.

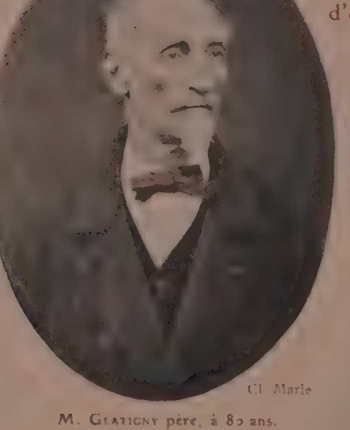
Cl. Etienne Carjat



M. GLATIGNY père en gendarme.

Mais un beau jour Lillebonne sortit au grand soleil ses papiers de l'état-civil, glorifia le poète, lui érigea un buste, donna son nom à une rue, puis, naguère, effaça ce nom pour mettre à la place celui d'un défunt adjoint au maire et délégué cantonal. Et malgré toute l'encre versée auparavant, il fut clair que Glatigny (Albert-Joseph-Alexandre) était bien né à Lillebonne, rue Césarine, appelée aussi rue du Château, de Joseph-Sénateur Glatigny, alors charpentier, puis gendarme, et d'Alexandrine-Rose Masson, son *épouse*, le 21 mai 1839.

Quand Bernay, cependant, apprit l'ingratitude des Lillebonnais, Bernay se souleva d'indignation, et, puisque « de l'autre côté de l'eau » on avait retiré à Glatigny son *immortalité de coin de rue*, elle s'empressa d'inscrire, elle, sur ses plaques indicatrices, le nom proscrit et d'octroyer une de ses rues au poète qui n'était pas son enfant, par le fait, mais dont elle avait abrité la jeunesse et qui vécut en elle ou près d'elle ses meilleures années.



Cl. Marie

M. GLATIGNY père, à 80 ans.

Et cela arriva par décision de l'autorité supérieure, le gendarme Joseph-Sénateur ayant été envoyé d'abord, le 31 mai 1844, de Lillebonne à Rouen, puis, vers la fin de l'année suivante, exactement le 24 décembre 1845, dans Bernay, si tranquille au fond de sa vallée, entre les bois. La gendarmerie de Bernay était établie place de l'Hôtel-de-Ville, au-dessus des bureaux de la Mairie, jouxtant la Sous-Préfecture et le Tribunal.

C'est donc à Bernay que le fils du gendarme, qui avait cinq ans, commença à aller à l'école, chez M. Petit, instituteur. Mais voyez l'étrange fatalité : l'école de M. Petit, rue de la Comédie, était juste à côté du théâtre, et la curiosité de l'enfant ne manquait pas de s'éblouir de la vue de comédiens. Bon écolier, toutefois, le jeune Glatigny se distingua apparemment en ses classes, car un des vicaires de Sainte-Croix, l'abbé Boulanger, lui reconnaissant des aptitudes, se chargea de lui apprendre le latin et fit tant, un peu plus tard, que de solliciter et finalement d'obtenir pour lui une bourse au collège. Mais la discipline scolaire plut médiocrement à notre boursier, qui, un matin, pour s'en affranchir, se prit de querelle avec un de ses maîtres et si bien fit le révolté qu'on lui ferma le collège. Du reste, à l'insu de ses parents, le mauvais diable qu'il était musait partout où il n'avait que faire : à l'imprimerie Duval, devant les casses et la presse à bras ; au théâtre voisin, dans les coulisses. Il rendait de petits services aux acteurs. Il tournait mal.

Le greffier du tribunal de commerce, M. Malbranche, consentit à l'employer à son greffe. On pensait que d'être expéditionnaire l'assagirait. Illusion ! Sans nul respect pour le papier timbré, il y griffonnait des vers. Et quels vers, Seigneur !

Je ne sais pas très précisément quels griefs il pouvait avoir contre le secrétaire de la mairie, M. Pontchartrain, harmonieusement prénommé Ernult. Il semble pourtant que, voisin trop complaisant, le Pontchartrain était toujours prêt à rapporter au père les bêtises que pouvait faire son héritier. Glatigny, du moins, se le persuada et eut une bête noire : et c'était ce Pontchartrain, Ernult ! Le souvenir l'en poursuivit



Mme GLATIGNY mère.

Cl. Etienne Carjat.

Mme EMMA GLATIGNY.

longtemps, et, en 1863, écrivant sa délicieuse comédie : *Vers les Saules !* et y ayant besoin de baptiser un personnage qu'il représente idéalement bourgeois et ridicule, le nom de Pontchartrain vint tout naturellement sous sa plume ; mais en 1852 il ne s'entendait pas si bien à manier l'ironie, et c'est aux grands pieds et aux plus grands sabots du bonhomme qu'il s'en prenait :

> Si jamais un nouveau déluge
> Envahissait le genre humain,
> Bernay trouverait un refuge
> Dans les sabots de Pontchartrain.



Place d'Armes d'Alençon.
A droite, les locaux du *Journal d'Alençon*, où Glatigny connut Poulet-Malassis. C'est là que se décida la vocation lyrique du poète.

Le quatrain fit le tour de la ville ; on en surveilla l'auteur, on vit quel abus de papier timbré il faisait et qu'il coûtait fort cher. Le greffe lui fut fermé comme naguère le collège. Et son père qui avait, le 27 novembre, démissionné de la gendarmerie pour devenir agent de police, le plaça chez un huissier.

Or, il existe une belle histoire que M. Anatole France relate, disant la tenir de José-Maria de Hérédia, lequel la tenait aurait-il dit, de Glatigny en personne, et c'est l'histoire d'un tome dépareillé des *Œuvres de messire Pierre de Ronsard, gentilhomme vendomois*, imprimées en 1560 par Gabriel Buon, et que Glatigny aurait trouvé dans un grenier, sans qu'on sache quel grenier. Fut-ce le grenier de l'huissier, celui de la maison de la rue de Lisieux, où l'agent de police était allé habiter, ou celui de la maison de la rue de Boucheville, où il s'installa ensuite ? Il importe peu. C'est ce Ronsard qui aurait, premier, donné à notre héros le goût de rimer.

Cl. Walter, à Bernay.



Vue de l'Hôtel de Ville de Bernay,
où siège le Tribunal de Commerce dont, jadis, Glatigny fut l'employé.

En tous les cas, il continuait, l'étourdi, à ne pas marcher droit, et, le lendemain de la Mi-Carême de 1855, son père eut lieu de lui faire de tels reproches que, tout brusquement, se levant de table au milieu du repas, il partit, se sauva à Pont-Audemer, où, délibérément, voulant gagner sa vie, il s'embaucha dans une imprimerie.

Son intelligence plut au député de l'endroit, M. Canet, qui s'occupa de lui, et ses horizons s'éclairaient, quand, par malheur, Blanchereau passa à Pont-Audemer. Blanchereau était le directeur d'une troupe de comédiens ambulants. Il donna plusieurs représentations. Glatigny n'en manqua pas une. Et ayant fait ce rêve de vivre désormais parmi ces bonnes gens, de se vêtir comme eux d'oripeaux et de paillons, d'arpenter lui aussi les planches avec ses jambes, qu'il avait interminables, mais d'être en même temps que comédien poète tragique et de fournir d'œuvres les camarades qu'il se voulait donner, il n'hésita pas, se mit vaillamment à écrire un drame en trois actes : *Les Bourgeois de Pont-Audemer au XVIIe siècle ;* mais, par un gentil scrupule, avant que de se risquer et de porter au théâtre son manuscrit, il demanda à son ami le député de *voir ce que ça valait*. M. Canet avait des lettres ; M. Canet pouvait être de bon conseil.

Portrait gravé de Glatigny,
en tête de ses *Poésies complètes* (Édition Lemerre)

— Hé ! hé ! dit M. Canet, cela n'est point mal.

Blanchereau, le même jour, recevait le manuscrit, et, la pièce étant « locale », il ne tardait pas à la jouer.

Glatigny y fit-il quelque personnage ? je l'ignore, mais il triompha comme auteur devant les Pontaudomarois, émerveillés de voir leurs pères sur la scène, et telle fut la réussite de cette « tentative de décentralisation » que, pris d'un fol accès de générosité, l'honnête Blanchereau voulut absolument payer à Glatigny des droits d'auteur et lui donner une gratification. Elle tombait à propos. L'hiver approchait ; Glatigny put s'acheter de chauds lainages, et, nippé de façon à braver les intempéries, il s'engagea hardiment dans la troupe, la suivit à Evreux.

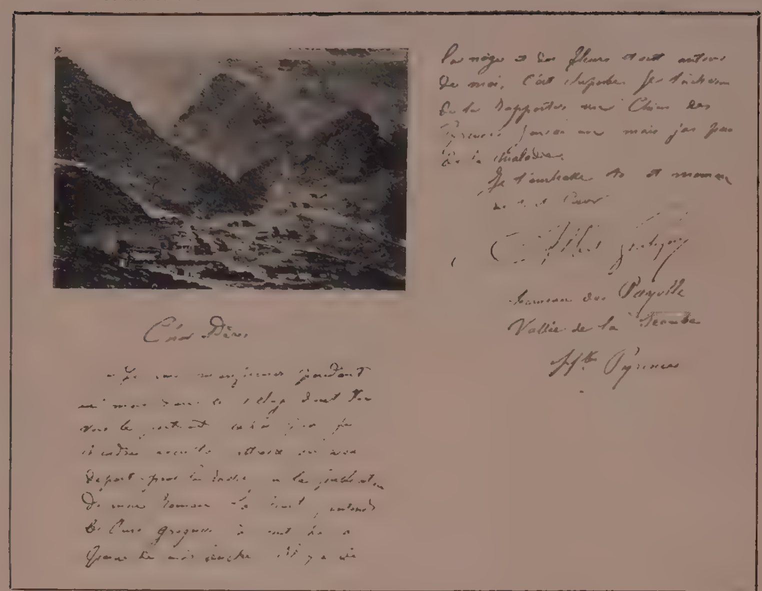
Ah ! l'art dramatique, dans le marasme, allait être renouvelé, n'en doutez pas ! Glatigny promettait de devenir un dramaturge aussi fécond que le fut jadis Alexandre Hardy, et ses compagnons ne chômeraient pas de grands ouvrages. Déjà, sur la route d'Evreux, et, comme il savait qu'on irait à Falaise, il leur préparait, pour les lanterniers de cette ville, un *Guillaume-le-Conquérant* tout à fait grandiloquent et superbe.

D'étape en étape, le drame prit corps. Il était achevé quand la troupe entra dans Alençon, la bonne ville.



Glatigny en 1857.

M. Couture. - Studia-Lux.



Lettre de GLATIGNY à son père, adressée de Payolle, où il se trouvait malade.

Alençon! Poulet-Malassis, que, familièrement, Paris surnomma Coco-Malperché, et qui fut un précieux éditeur de poètes, avait là son imprimerie sur la Place-d'Armes, devant le vieux château des ducs. Il fit connaissance de Glatigny, il en devina l'âme lyrique, et je me garderais de révoquer en doute l'anecdote du Ronsard déniché dans le grenier; mais tout le monde sait que si Glatigny, du jour au lendemain, par une sorte de magie dont il est le seul exemple, apprit et posséda — à merveille — tout le métier de poésie, c'est parce que Poulet-Malassis lui avait fait lire les *Odes Funambulesques* de Banville.

Ces rimes tintinnabulantes et chantantes le charmèrent; il s'en grisa délicieusement, il en pénétra tous les secrets, et, de cette initiation rapide, inouie, admirable, il sortit maître de sa langue et de son art, poète, joueur de lyre et ronsardisant, car, alors, il comprit Ronsard!

Il jouait toujours la comédie, cependant, et remonta, avec Blanchereau et sa troupe, vers Falaise, où son *Guillaume-le-Conquérant* brillerait aux chandelles... Il n'en fut rien! Glatigny, dans son drame, avait décoché de furieuses tirades contre les gens qui violent leurs serments. Pour la censure impériale, cette éloquence était passablement intempestive. La pièce fut interdite, et Glatigny ne laissa pas que d'en éprouver quelque dépit.

Document appart. à M. Ernest d'Hervilly.



Cl. Carjat — *A mon bon Ernest.*

ALBERT GLATIGNY,
Membre postulant de l'Académie Française.

GLATIGNY vers 1865.

Mais bien moins qu'on aurait cru! Avide de rattraper le temps perdu, il lisait tout ensemble, en de continuels ravissements, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, tous les poètes qu'il avait trop longtemps ignorés, et les *Odes Funambulesques* ne lui sortaient pas des mains, ni les autres livres de Banville, ses *Cariatides* et ses *Stalactites*, si bien qu'approcher de ces maîtres était son vœu unique maintenant, et voir Banville surtout, Banville, à qui il avait, dans sa reconnaissance, adressé des vers dans un rythme de Ronsard et qui lui avait répondu par une de ces lettres si doucement fraternelles où tout son cœur parlait.

Poulet-Malassis ne le découragea point de tenter l'exode vers Paris. Loin de là! Voire, il lui procura dans un journal une petite place, cinquante francs par mois, de quoi ne pas mourir de faim tout de suite et pouvoir chercher autre chose. Mais on cherche, on ne trouve pas. Glatigny dut reprendre, avec une résignation non sans joie, du reste, un engagement de théâtre. Il aimait tant les planches! Bah! entre deux saisons il reverrait Paris, et cela ne coûte guère d'écrire à ceux qu'on aime et qui ne vous oublient pas. Le revoilà donc par les routes, jouant ou soufflant, à Nevers, où la campagne commence par un prologue d'ouverture de sa composition; à Epinal, où un directeur, prompt à s'esquiver, le plante là avec tous les comédiens, sans un sou, sans un quignon de pain, si pauvre, mais si pauvre qu'un instant il regarde vers la caserne : Là on mange, se dit-il; et il a envie de se faire soldat. Mais une troupe nouvelle se forme et l'emmène à Belfort. On fait des tournées aux environs. En août 1857, il envoie un mot à M. Canet : « Je vous écris d'Héricourt, un village où nous sommes allés jouer, sur deux planches dressées dans la salle de la mairie, du Scarron tout pur, moins la poésie. » Et, dans cette lettre, il annonçait qu'il rentrait à Paris.

Il y rentra en effet, léger d'argent, mais des vers plein ses poches et apportant des projets en veux-tu? en voilà : d'un *Nicolas Poussin*, pour l'Odéon, de son *Guillaume-le-Conquérant*, refait et élargi, pour la Porte-Saint-Martin; que sais-je encore? Le *Tintamarre* l'accueille, Banville le conseille, Baudelaire lui tend les mains. Poulet-Malassis le pousse, le présente; il est bientôt l'un des plus en vue dans le groupe de la Brasserie des Martyrs, où Monselet, Charles Bataille, Amédée Rolland, Jean du Boys, lui deviennent tout de suite des amis, et ses *Vignes folles*, grâce à Charles Bataille, vont paraître à la Librairie Nouvelle, et Poulet-Malassis a, pour le livre, obtenu de Bracquemont, et gratis, la gravure d'un frontispice que Voillemot avait dessiné — à la prière de Banville.

Glatigny avait dix-huit ans!

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

M. Couture. - Studia-Lux.

Lettre de GLATIGNY adressée à ses parents, de Paris, pendant la Commune.

MON GLATIGNY



ALBERT GLATIGNY.
(D'après le bronze d'Alphonse Guilloux.
Dessin de H. Vignet.)

Oui, mon cher Gauthier, votre vieux confrère l'a très intimement connu, pendant douze ans, le bon, l'honnête, le grand poète Glatigny. Ses derniers pas, autour de la villa Sainte-Marie, à Sèvres, quelques heures avant la crise fatale, il les a faits à mon bras.

Oui, je l'ai bien connu, et comme tous ceux qui ont eu cette inoubliable joie de cœur et d'art, je l'ai aimé passionnément, et admiré de même, cet ardent et parfait ciseleur du Vers.

Sa bonté, je le redis, sa bonté de fleur naïve et joyeuse, son amour des enfants, des bêtes innocentes, le culte éclatant et attendri qu'il professait sans peur, envers et contre tous, pour ceux qu'il vénérait comme les Maîtres Poètes, l'ingéniosité, l'imprévu de son esprit ailé, sa bravoure de soldat du Beau poursuivant sa route, les pieds meurtris par les pierres, sous le soleil inclément, en chantant, en riant, sans amertume, sans fiel, ses vertus indomptables de pur artiste, est-ce que tout cela ne vous attachait pas pour la vie, et pour la tombe aussi, à ce magnifique désintéressé, à ce méprisant de tout ce qu'on nomme aujourd'hui l'*arrivisme*.

Cl. Étienne Carjat.

GLATIGNY à 31 ans
(époque où il allait se marier.)

Une légende odieuse et absurde, née de l'envie de sots impuissants, a tenté de faire de Glatigny un *bohême*, un traîneur de caboulots, et cela a réjoui le riche et morne bourgeois *extérieurement* régulier et rangé, qui s'irrite d'entendre proclamer qu'un homme très pauvre, et mis à la diable, peut être d'âme noble, de cœur simple et frais, de génie supérieur.

Pauvre, parbleu, il l'était à l'excès, et de par sa très rude profession, un *migrateur* perpétuel, comme l'est l'hirondelle. Mais il n'y a qu'un hargneux qui puisse avoir jamais eu la pensée de traiter l'hirondelle de *bohême !*

Et si cette errante de l'air, dans ses divagations forcées et éperdues à la recherche de l'insecte vital, indispensable, se pose une seconde, n'importe où, pour reprendre haleine, se sécher après l'orage, ou causer un brin avec ses compagnes élues, qui peut songer, sauf des fous jaloux, à lui faire le dédaigneux reproche « d'être toujours au café ».

à Péricaud qui fait le pitre et rime une ode
à Bruxelles en Brabant près Saint Josse-ten-Noode
Un pays, savez-vous, où l'on a de la voix
parce qu'on fait avec [illegible] pour une fois
Albert Glatigny
Ce quatrain a été couronné par l'A-cadémie belge de Poperinghe en 72

Dédicace de cette photographie à l'excellent acteur Péricaud, ami intime du poète et l'interprète préféré de son théâtre.

Fils de braves gens irréprochables, Glatigny avait l'amour inné de l'ordre et du chez soi. Si précaire que fut sa vie de comédien obscur, il y tendait sans cesse à ce chez soi ! Quelque mal garni que fut son pauvre *garni*, à Paris ou en province, où j'allais jouir de lui, je trouvais toujours ses instruments de travail choisis beaux et fins, papier, encre, plumes, cire à cacheter, etc., installés avec soin sur une table misérable oui, mais où tout, livres et manuscrits en bon ordre, souriait dans un arrangement agréable et précis.

M. DEWEZ. ALPHONSE LEMERRE. ALBERT GLATIGNY.
Photographie prise derrière la boutique de Lemerre, un matin, peu de temps avant le départ de Glatigny pour la villa Sainte-Marie, à Sèvres, où il devait mourir.

Et quel soin orgueilleux de ses hardes râpées et de sa personne !

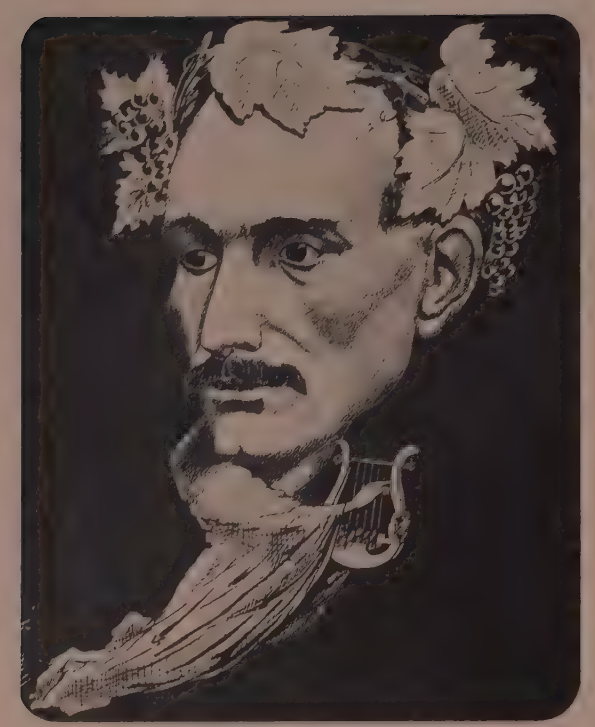
Un *bohême*, c'est-à-dire un paresseux, péroreur de taverne, lui ! — Idiote calomnie !

Son ardeur au travail était sans bornes.

Après, entre les répétitions et les représentations, il se plon-

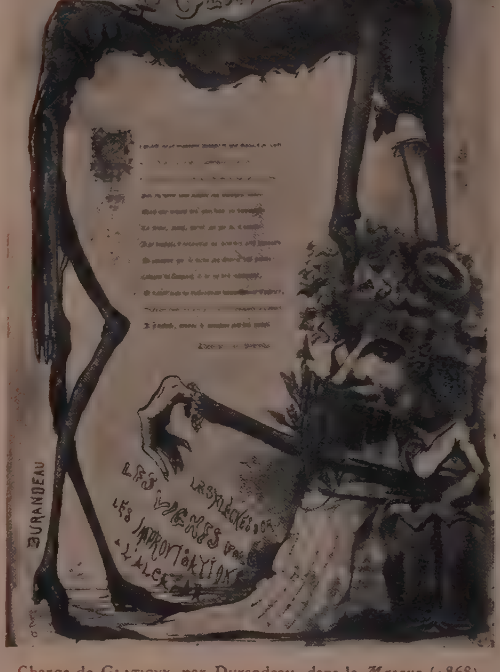
geait avec délices, tout harassé qu'il fut, dans ces travaux d'art, de haute valeur, qu'il a si souvent promenés partout en vain, et que ses amis, pendant ses éclipses, présentaient aux entrepreneurs de journaux du boulevard d'alors, et se voyaient refuser, là poliment, ailleurs avec une moue de pitié.

Pas un jour sans une ligne, dit le précepte latin. Glatigny, lui, en écrivait, chaque jour, des centaines de lignes, étincelantes de verve, ou profondément touchantes, à ses amis dispersés en tous lieux, et ils étaient nombreux.



Charge de Glatigny, par Ka-Mill, publiée dans le *Méphistophélès*, journal satirique de Toulouse (en octobre 1868).

Et, ensuite, après ces explosions de tendresse, de souvenirs, de rêves confiés, de soulagements d'âme, les Vers, à chaque moment, sortaient de ses lèvres, exquis et surprenants, et harmonieux, comme les abeilles sortent de la ruche, par essaims délicats.



Charge de Glatigny, par Durandeau, dans le *Masque* (1868).

Ce *bohême* fut un laborieux acharné, énergique, inlassable. La maladie elle-même n'immobilisa pas cette plume vaillante et féconde, et spirituelle.

Quelles lettres, à briser le cœur, ou à me faire éclater d'un rire irrisé de larmes, il m'écrivait encore de Bayonne, frappé déjà à mort, en février 1873 ! Sympathique instantanément, par le puissant charme de sa ferveur de poète de race, à tous les véritables artistes, de tous les Arts, il était si bien auréolé, à leurs yeux, d'un rayonnement d'apôtre de l'idéal, que, dans tous les bourgs et recoins où il a passé, il faisait toujours surgir, les attirant à lui soudain comme un invincible aimant, non pas les ridicules Ragotins du lieu, mais des individualités remarquables — absolument ignorées de leurs propres compatriotes, ou méconnues par eux. Ici un poète charmant, isolé et dédaigné, là un historien ingénieux, là un érudit, là un antiquaire, ailleurs un peintre, et plus loin un musicien, tous gens de foi, d'enthousiasme, de mérite certain, prêtres du Beau, du Vrai, de l'Excellent, anachorètes, de l'Art pur, souvent mal vus ou raillés par leurs ignares voisins. Glatigny les découvrait, d'un clin d'œil sûr, et ces êtres distingués autant que passés sous silence dans leur pays, venaient à lui, simplement, ravis, avec la joie divine de trouver enfin un frère de pensées hautes et d'inspirations, dans cet inconnu — qui jouait les *utilités* sur le théâtre de leur endroit. Ces affinités irradiantes de sa personnalité de poète immensément sincère et naturel, lui faisaient greffer partout des amitiés spontanées qui, à peine prises, grandissaient à vue d'œil et fleurissaient délicieuses à l'instant. Et quand Glatigny, esclave de la Fatalité, oui, son esclave, comme un héros grec, était à peine un jour en place, obligé d'ouvrir de nouveau ses longues jambes pour une autre étape éloignée et incertaine, ses amis, les obscurs et les charmants amis de province, en avaient au cœur un véritable deuil... un deuil qui précédait le final de bien peu.



Charge de Glatigny, par André Gill, publiée en tête du *Jour de l'An d'un vagabond.* (Edit. Lemerre.)

Ceux d'entre eux qui survivent, et que j'ai eu l'honneur de connaître, grâce à Glatigny, sont là pour affirmer que ce *bohême* fut un persistant travailleur, une intelligence vaste, un esprit curieux de sciences comme de poésies, et dans son Art particulier, un maître enfin, digne de tous les respects, de toutes les affections, de toutes les admirations.

Ernest d'HERVILLY.



L'improvisateur Glatigny.
Charge de Glatigny, par André Gill, publiée dans la *Lune* (mars 1867).

M. Couture. — Studia-Lux.



M. Péricaud (Postel)

L'"Attentat" à la Gaîté

Le récent spectacle de la Gaîté offrit cette première originalité de ne pas avoir un titre symbolique. Il est bien réellement question d'un attentat dans l'*Attentat*. A vrai dire, il n'a pas de conséquences graves, et la comédie qui s'était un instant orientée vers le drame finit presque gaiement. Le fait divers n'en relève pas moins de la Cour d'assises et le tableau de mœurs politiques repose sur une plate-forme d'ordre criminaliste.

La scène se passe de nos jours, aux environs de Saint-Sulpice. La maison de reliure Marescot a pour chef un des anciens combattants de la Commune. Papa Marescot, aussi infatué du rôle qu'il a joué en 1871 qu'un survivant des Trois-Glorieuses ou des journées de Février, frise maintenant l'opportunisme et préside le comité électoral de sa circonscription. Aussi le traite-t-on, dans son entourage immédiat, de vieille barbe, de pansu, de satisfait. Son contremaître, Graffard, qui professe des opinions collectivistes, déclare que le bonhomme n'est pas méchant, mais que sa montre retarde. Et son propre fils, Lazare, qui se croit rallié aux doctrines anarchistes, ne lui ménagerait pas les quolibets, si ce garçon de vingt ans n'avait deux occupations absorbantes : 1° il cherche une place ; 2° il s'est épris d'une cliente de la maison, Mme Le Grandier, personne mûre ayant de beaux restes ; et il faufile des copies du sonnet d'Arvers dans les livres qu'elle fait relier.

Ce manège, qui désole la petite cousine de Lazare, l'ingénue Cécile, naturellement éprise de son cousin, est interrompu par un incident tumultueux. Le représentant de la circonscription voisine, le député Montferran, vient de renverser un ouvrier en se rendant en automobile chez papa Marescot. Il réconforte sa victime, peu endommagée..., rien de grave n'arrive dans le théâtre de M. Alfred Capus, même quand M. Lucien Descaves y collabore ; les autos n'écrasent plus : ils effleurent ! — L'émotion calmée, il expose l'objet de sa visite. Socialiste révolutionnaire, bien qu'affligé de trois cents mille livres de rentes, il veut couper court aux médisances des envieux en fondant une caisse centrale des grèves qu'alimentera le produit de représentations populaires des chefs-d'œuvre classiques. Papa Marescot assumerait-il la présidence de la réunion des groupes républicains du quartier qui précédera la prochaine matinée de *Phèdre ?* Le vieux communard promet en se rengorgeant ; et, pour se concilier tout à fait le bonhomme, Montferran lui propose de prendre son fils comme secrétaire.

M. Couture. - Studia-Lux.

M. Laroche (Graffard

Lazare accepte avec un empressement qui nous surprendrait davantage, si nous n'avions compris, dès le début, que ses opinions anarchistes étaient occasionnelles et qu'il en voulait surtout à la société de ne pas faire une place aux jeunes gens qu'elle a leurrés de fausses espérances. Il trouve un emploi chez un repu, chez un satisfait. Le voilà satisfait lui-même... Pas pour longtemps ! Rappelez-vous, en effet, qu'il était amoureux, et qu'à son âge les impulsions passionnelles priment tout le reste. Or, qui reconnaît-il en cette Mme Le Grandier, inspiratrice malgré elle de tant de rééditions du sonnet d'Arvers ? La propre femme de Montferran. Galantin et coureur de coulisses — il promène en tournée *Phèdre* et sa « sublime interprète » Julia Dorfeuil — le député a donné tant de coups de canif dans le contrat que Mme Montferran a cru devoir se retirer chez sa tante en reprenant son nom de jeune fille. Mais elle a une si belle âme, et, d'autre part, Montferran a tant de bagou qu'elle n'a pas le courage de lui tenir rigueur.

Au second tableau (chez Mme Le Grandier), Lazare a la douleur de voir se ressouder le ménage au moment où il venait de faire à la belle inconnue une déclaration directe. Il n'en faut pas davantage pour le transformer en Antony prolétaire ; ses rancunes d'amoureux s'affublent du masque politique au troisième acte, qui se passe dans le somptueux hôtel du millionnaire socialiste. A l'issue de la représentation populaire, dont le préambule oratoire a été médiocre et lui a montré sa situation électorale assez compromise, Montferran a organisé un souper. Lazare y trouve des accents éloquents pour flétrir l'hypocrisie des prétendus amis du peuple, qui ne se privent ni d'un repas, ni même d'une douceur. Son indignation gagne papa Marescot, déjà mal disposé par quelques rebuffades de l'entourage du député. La discussion s'envenime, et Lazare abat, d'un coup de revolver, moins le faux serviteur de la démocratie que le mari réintégré dans les bonnes grâces de Mme Montferran.

M. Couture. — Studia-Lux.



M. Roger Vincent (Lazare Marescot).

L'attentat est consommé, sans grand dommage matériel, et Montferran, qui en sera quitte pour porter le bras en écharpe pendant huit jours, a d'abord la velléité magnanime d'innocenter son « meurtrier ». Mais le fait divers lui paraît, à la réflexion, d'une réelle importance électorale. Le voilà passé victime des doctrines anarchistes ; les représentants de tous les partis régulièrement classés vont se grouper autour de lui ; il ralliera jusqu'aux modérés. Aussi laisse-t-il le juge d'instruction Bizot grossir l'affaire et préparer un procès sensationnel.

Lazare fait, d'ailleurs, le jeu de son ancien patron. De plus en plus Antony, il veut avant tout sauver l'honneur de la femme aimée, et se pose en pur idéologue. S'il a tiré sur Montferran, c'est avec préméditation et pour délivrer la République d'un parasite cyniquement jouisseur.

Cette attitude naïvement chevaleresque risque un instant d'être dérangée par la déposition de la petite cousine Cécile, qui raconte le flirt mystérieux, et par le témoignage de Mme Montferran.

Celle-ci reconnaît avoir été en butte aux obsessions du jeune relieur. L'avocat se prépare déjà à plaider la jalousie, car, si les jurés exècrent l'anarchie, ils raffolent des crimes passionnels.

C'est alors que Montferran rentre en scène avec une indignation sincère sinon désintéressée. Eh ! quoi, on veut, sous un prétexte futile, détruire le prestige de martyr politique qui assure sa réélection et lui fait tant d'envieux dans le monde parlementaire ! On prétend réduire à une histoire d'amourette contrariée son précieux attentat, son attentat-réclame !... Il impressionne le juge d'instruction, il intimide l'avocat et d'ailleurs rassure leur conscience en promettant d'enlever un verdict d'acquittement par la ferveur du témoignage qu'il portera devant le jury en faveur de son assassin.

M. Couture. — Studia-Lux.

M. Louis Jalabert (Tout-Bénef).

En effet, Lazare est acquitté ; et, au cinquième acte, nous le voyons réintégrer l'atelier de reliure. Apparemment, le pauvre garçon n'avait pas plus l'étoffe d'un amoureux que celle d'un grand premier rôle politique. Trois mois de prison préventive l'ont guéri de ses velléités anarchistes comme de sa passionnette romantique. Il revient s'asseoir à l'établi paternel ; et, pour entrée de jeu, il demande la main de sa cousine. La pièce est virtuellement finie.

M. Couture. — Studia-Lux.



Mlle Médeau (Aricie).

Les auteurs croient cependant devoir nous faire assister à la réconciliation des Marescot et de Montferran. Le député vient serrer la main de son ex-meurtrier et trinquer à l'avenir de la démocratie :

— A la République !

— A la vôtre ! répond papa Marescot.

Les directeurs de la Gaîté ont apporté dans la mise en scène de l'*Attentat* leur habituel souci du pittoresque, en assurant une interprétation de tout premier ordre à la pièce de MM. Capus et Descaves.

Constant Coquelin incarne, avec sa puissante maîtrise, Montferran, le nouveau Pégomas ; il paonne dans le rôle, il s'y éventaille, il y foisonne, il y déborde. Jean Coquelin (papa Marescot) est criant de vérité au cours des épisodes d'un comique savamment gradué qui précèdent le coup de revolver. Roger Vincent (le lieutenant de la *Retraite*) prête une apparence d'armature morale au personnage peu cohérent de Lazare. Desjardins a de l'allure en magistrat opportuniste ; d'Auchy, de la prestesse et de la souplesse en avocat arriviste. Péricaud, Laroche et Céalis complètent le traditionnel bon ensemble. Quatre rôles féminins : Mme Jeanne Hading, d'impressionnante beauté et de gracieuse tenue mélancolique en femme délaissée, Mme Kerwich qui a du relief et de l'humour en tante acariâtre, Mlle Miéris, de fine gentillesse en petite cousine, affectueusement cousinante, et Mlle Sergy, d'un réalisme bien observé en tragédienne pour tournées.



Camille LE SENNE.

La Revue des Critiques

Cl. A.-Ernest Moreau.



M. Catulle Mendès.

Les comptes rendus du *Glatigny* de Catulle Mendès peuvent se diviser en deux catégories : d'abord, ceux dont les auteurs ont été surtout sensibles au lyrisme, au charme des vers et se sont peu préoccupés de l'action ; puis, ceux, au contraire, qui révèlent le désir d'une intrigue dramatique plus nourrie, serrant de plus près la réalité, plus vraisemblable. Le personnage de Girardin, par exemple, tel qu'il est présenté au second acte par Catulle Mendès, a paru trop fantaisiste. M. Emile Faguet, tout en constatant que cet acte est « extrêmement drôle, gai, amusant, spirituel et frétillant », émet cette réserve que « Girardin n'était guère homme à ne pas au moins jeter les yeux sur un article-ministre dicté à un inconnu. » Aussi trouve-t-il cet acte, malgré les qualités énumérées ci-dessus, « un peu trop invraisemblable. » M. Adolphe Brisson n'hésite pas à dire que ce second acte l'a « déconcerté », et, à certain moment, dit-il, « nous nageons en pleine extravagance. » M. Camille Le Senne aperçoit, dans *Glatigny*, comme deux pièces superposées : un panorama, qui est le tableau de la bohême artistique et littéraire du second Empire, et un développement lyrique. Or, il arrive, dit-il, « au panorama d'être confus, le peintre ayant mis un excès de complaisance à évoquer des souvenirs d'un intérêt relatif, sinon d'une médiocre valeur pour le spectateur de 1906, et il arrive au développement lyrique d'être diffus, en raison d'une prodigalité de vocabulaire dont la richesse masque l'invention théâtrale au point de la faire paraître indigente. » M. Camille de Sainte-Croix estime que « c'est le poème dramatique le plus original et le plus hardi que le réalisme nous ait donné. » Enfin, nous terminerons cette revue des opinions de la critique sur *Glatigny* par la citation du spirituel et si joli début de l'article de Mme Catulle Mendès sur l'œuvre de son mari :

Je n'éprouve aucune gêne à parler ici d'une œuvre qui m'est passionnément et doublement chère par sa beauté radieuse et mélancolique, dont l'éclat, l'exalté enchantement, la tendre tristesse aussi soulèvent tous les heureux enthousiasmes, éveillent toutes les émotions multiples et infinies du cœur et de l'esprit, et par le nom de son auteur. Evidemment, j'ai, pour le génie inspiré de mon mari, pour sa puissante volonté d'artiste, une souveraine admiration, puisque j'en ai donné le gage le plus confiant et le plus sûr. Il est donc simple que je le dise sans fausses réticences, et, j'espère, sans qu'on m'en puisse blâmer, même si je bénéficie de quelque reflet. Il est simple aussi que je constate la victoire que vient de remporter Glatigny *et son admirable interprète, Abel Tarride. Et puis, cela me cause une si grande joie que, pour me le reprocher, il faudrait avoir un caractère bien sévère, bien mal consentant à nos passagers et tremblants bonheurs de poète, « petits sous du soleil ! »*

Cl. A.-Ernest Moreau.



M. Alfred Capus chez lui.

Point n'est besoin de longs extraits des comptes rendus du *Paraître*, de M. Maurice Donnay, que vient de représenter la Comédie-Française. Tous les critiques chantent les louanges de l'auteur ; chaque article apparaît comme un concert d'éloges. Que si, par hasard, des réserves sont exprimées, elles sont bien vite noyées sous les compliments au sujet de l'esprit et du charme de l'auteur. Certains estiment même que ce brio et cette verve exercent une action envahissante. Par exemple, Mme Catulle Mendès, dans les lignes suivantes :

Il est même extraordinaire que les personnages que nous présente M. Maurice Donnay, personnages qui, pour la plu-

Cl. A.-Ernest Moreau.



M. Lucien Descaves dans son cabinet de travail



M. Maurice Donnay dans son cabinet de travail

part, ont si peu de cœur et si peu de cervelle aient autant d'esprit... Mais, l'esprit enlevé, tout cet étincellement éteint, il ne reste pas grand'chose. Nous avons vu bien souvent ce défilé de gens médiocres, de petites gens, petits par le néant de l'idée, du travail, du rêve et de la reflexion, et si totalement inutiles, et que ne secoue aucune trépidante modernité, aucune aspiration vers quoi que ce soit. Vraiment, si l'humanité était ainsi composée, on n'aurait jamais construit une maison ni une automobile, jamais guéri une maladie, ni tissé une étoffe, et nous devrions renoncer à l'espoir de nous aventurer, un beau jour, en ballon dirigeable, pour constater de moins loin les signaux des habitants de Mars ou les surprises perturbatrices de l'univers, ou seulement pour nous promener.

Sur la nature de cet esprit dont tout le monde complimente M. Maurice Donnay, je mentionnerai les jolies lignes suivantes de M. Saint-Georges de Bouhélier — poète n'appartenant pas à la critique dramatique, que je n'ai guère l'occasion de citer ici — et qui ont paru dans une chronique sur les *Tragédies inutiles*, publiée dans le *Gil Blas* du 4 avril :

Donnay a la vogue : c'est sûr. Même quand il se trompe, il plaît. Ses pointes piquent à peu près tout le monde, mais sans que personne s'en pique. Il a le charme qui fait qu'on lui passe tout. Et d'abord son esprit est parfaitement exquis : il le prodigue, mais avec nonchalance ; il a de la grâce et de la langueur. Il a toujours l'air d'être en flirt avec tous ses personnages : aucun n'est ni bon ni pire : ils sont plaisants, on leur est sympathique : on ne raisonne pas avec eux, on est séduit.

Passons maintenant à la musique :

L'*Aphrodite*, jouée à l'Opéra-Comique, est en général jugée avec sympathie. Mais, ainsi qu'il est de règle pour toute œuvre musicale, les appréciations contradictoires abondent. Les uns trouvent le livret excellent et s'en prennent à la musique ; d'autres s'attaquent au livret et louent la musique. Voici, par exemple, M. Paul Souday qui écrit dans l'*Eclair* : « Le point faible, dans cet opéra, c'est la musique. » M. Gaston Carraud, dans la *Liberté*, n'aime pas, au contraire, le livret, de même que M. Alfred Bruneau ; mais ils se contredisent au sujet de la musique.

M. Gaston Carraud écrit, en effet : « Je sais un gré infini à M. Erlanger d'avoir si modérément usé des prétendues reconstitutions de musique orientale ou antique. » M. Alfred Bruneau émet un avis diamétralement opposé dans cette phrase : « Peut-être l'abus des modes orientaux lui prête-t-elle — à cette musique — une couleur trop uniforme. » C'est, ensuite, avec M. Vanor que M. Carraud est en contradiction. M. Gaston Carraud n'est pas satisfait de la déclamation : « La seule critique que je ferais touche à la déclamation, qui ne me parait favorable ni au chant ni à la diction. » M. Vanor affirme le contraire en ces termes : « *La justesse de la déclamation*, la subtilité pittoresque de l'instrumentation remplacent la personnalité créatrice. » C'est, ensuite, M. Nozière, qui trouve le livret « très clair et très pittoresque », tandis que M. Bruneau considère que le librettiste, « obligé de cacher la plupart des choses que M. Louys se plut à décrire, devait forcément rendre *moins intelligibles* encore qu'ils ne l'étaient auparavant, les personnages de cette pièce. Non seulement les mobiles de leurs actions nous ont échappé à plusieurs reprises, mais nous ne comprenons pas toujours ce qu'ils font. » M. Léon Kerst dit : « Résumons le sujet qui est, au point de vue scénique, la simplicité même. » M. Gaston Carraud pense tout le contraire : « Je serai obligé de vous raconter la pièce avec quelque détail, car la moindre de ses qualités est d'être parfaitement inexplicable, et encore plus pour qui a lu le roman. »

Si l'espace ne m'était mesuré, je pourrais noter encore quantité de divergences de vues sur bon nombre de points. L'accord ne se fait complet que sur la mise en scène, qui est louée unanimement.

M. Camille Erlanger

Arrivons rapidement aux pièces à sujet politique, sur lesquelles il ne nous sera guère possible de nous attarder.

En ce qui concerne l'*Attentat*, de MM. Alfred Capus et Lucien Descaves, M. François de Nion estime que cette œuvre « se placera un jour dans le recul du temps, à côté de *Rabagas*, comme comédie politique et satire parlementaire. » M. Emmanuel Arène, sur la question des sujets de pièces ayant trait à la politique, se prononce ainsi : « Je veux constater, après la soirée d'hier, que, contrairement aux idées admises en ces matières, une pièce qui nous transporte dans le monde politique peut avoir le plus vif attrait, à la condition, bien entendu, qu'elle ne soit pas une œuvre de polémique et de passion. »

C'est encore de politique que traite l'*Assiette au beurre*, de MM. Léo Marchès et Clément Vautel, jouée au Théâtre-Trianon : « Pièce, ou plutôt emporte-pièce, écrit M. A. Foureau, dans l'*Intransigeant*, satire à l'adressse de tous les faméliques attablés autour de l'assiette au beurre. Pas de convictions, pas d'idées, même changeantes, rien que des appétits multiples à satisfaire, n'est-ce pas l'unique idéal des politiciens qui veulent arriver aux affaires?

On voit, par ces extraits, que cette fois-ci ce n'est pas la politique qui a divisé les esprits, mais bien la musique. Il est vrai que celle qui est en usage aujourd'hui n'est guère de nature à engendrer l'harmonie !...

Albert DAYROLLES.



M. Léo Marchès

Cl. Em. Allevy.

Mlle Marthe Chrétien.

Le Théâtre dans le Monde

En ce temps de Carême, les soirées et matinées se succèdent presque journellement : M. et Mme Bodin ont donné une représentation fort intéressante où les amateurs ont fait merveille. Le spectacle commençait par *Chez le Critique*, de P. Janot. Dans ce bon acte, Mlle Solange Roux et M. G. de Beauvoir ont été très amusants en une scène parodiant la scène finale de *Ruy-Blas*, où habilement l'auteur avait approprié à sa situation les vers de Victor Hugo. Le comte de l'Eglise a joué avec son esprit et son talent le rôle difficile du Critique.

Puis, c'est le comte de Najac, dans une ravissante pantomime : le *Retour de Pierrot*. Il a été lui, c'est-à-dire personnel, émouvant, artiste jusque dans les plus petits détails. Bravo pour Mme la comtesse de Najac, qui tenait le piano.

Quelle bonne inspiration d'avoir repris cet acte charmant d'Edmond About : l'*Assassin*. Voilà bien la franche gaîté et l'esprit bien français. Ces successions de situations plus amusantes les unes que les autres étaient réellement très bien traduites par les amateurs. Mlles Hersilie Bardon et Claire Jacobson ont été ravissantes de finesse et de distinction. Mlle Jacobson est une soubrette d'un entrain tout communicatif; c'est avec plaisir que je l'ai applaudie, me souvenant de son succès dans Toinette, de l'*Étincelle ;* elle a vraiment le feu sacré! Quant à M. G. de Beauvoir, il mérite une mention spéciale pour le soin qu'il apporte à se composer « des têtes », il est intéressant dans ses recherches. M. de la Chardonnière nous a présenté un gendarme d'un naturel absolu, et s'il y avait beaucoup de bourreaux des cœurs comme lui, la gendarmerie sèmerait le trouble dans notre cher pays, au lieu d'y maintenir l'ordre ; très bien ! MM. Thesmar et André Bodin, le fils de la maison, ont été les compléments artistiques de cette amusante interprétation, et c'est à la satisfaction du public que le pauvre amoureux voit la fin des poursuites dont il est l'innocente victime et peut prouver qu'il n'est coupable que d'amour ! Bravos à tous !

Mlle Marie Montaut, la brillante pianiste, a réuni, en matinée, ses amis et ses élèves. Remplie d'entrain, la charmante artiste s'est aimablement prodiguée à tous, aidée par son père et sa mère. Avec quelle joie nous l'avons vue forte et bien portante après avoir tant souffert d'inquiétude pour elle! Comme « le mal passé n'est plus qu'un songe », à ce réveil bienheureux, chacun a applaudi. Une merveilleuse corbeille de fleurs rares a été offerte à Marie Montaut par ses élèves, et un concert charmant a suivi la réception. On a beaucoup fêté Decq, l'organiste-compositeur, Mme Lelièvre-Hue et ses élèves, Mme Nancy-Vernet, Mlle G. Claretie, la fillette de notre sympathique confrère Léo Claretie, etc., etc. Je voudrais pouvoir citer tout le monde, la place me manque, je veux qu'on sache seulement que toutes ces jeunes... artistes ont été dignes de leur éminent professeur.

Les Tréteaux de la Madeleine ont donné, en matinée, la répétition générale de deux pièces charmantes : une fantaisie japonaise, *Kikio*, de MM. Henry Ferrare, et Henry Claseul pour le poème, a été mise en musique par M. André Fijan. Ce jeune compositeur est trop connu pour être présenté à nos lecteurs. Sa jolie partition, aussi spirituelle que délicate, a trouvé en Mlle Daisy-Haydée et M. Casella, des interprètes qui ont su la mettre en valeur et en faire ressortir les moindres effets. Cette petite satire sur le reportage et la publicité a fait le plus grand plaisir. Il faut, en passant, que j'adresse un gros compliment à M. Lainnet, le

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Couture. - Studia-Lux



M. Couture - Studia-Lux.



« *L'Assassin* ».
Mlle Hersilie Bardou. Mlle Claire Jacobson. M. G. de Beauvoir. André Bodin.
M. G. de La Chardonnière (le gendarme). Pierre Thesmar.

distingué ingénieur, sous la direction duquel on règle l'éclairage. Il y a, dans un jour qui tombe, un effet ravissant de lanternes japonaises qui s'allument instantanément au fur et à mesure que la vieille Otta les accroche dans le jardin, autour de la maison de thé !...

C'est vraiment de la féerie, et M. et Mme Duquesne peuvent être certains que chez eux seuls se font ces surprises.

La pièce importante : *Il n'est bonheur que de sagesse*, intitulée : Conte en quatre tableaux, est de M. Jean Bertot, avec une musique de scène de M. Émile Dens. Ravissante théorie pleine de raison, qui prouve qu'il faut garder, dans la vie, la place assignée par la destinée, que toutes les situations ont leurs joies, que celles haut placées font souvent autant de malheureux de ceux qui les occupent que d'envieux, qui, ne les connaissant pas, les convoitent. La bonne fée qu'est la jolie Mme Duluc affirme mon dire et le prouve en promenant la vieille Jacqueline et son caduc mari dans le pays des rêves. Elle aurait voulu naître princesse et être riche ; la bûcheronne le devient et son mari n'est plus que son intendant, afin de lui permettre, étant libre, de disposer de sa main.

Elle souhaite d'être aimée d'abord d'un jeune et beau seigneur, ensuite de son page !... hélas, elle ne rencontre que mensonge, cupidité, tromperie, et finit par regretter l'humble situation qu'elle dédaignait, et par comprendre que chez les petits elle a eu le bonheur de vivre et de vieillir près d'un mari qui ne l'a aimée que pour elle, et que derrière les hautes tourelles des donjons dont elle enviait d'être la châtelaine, il y a larmes et déceptions malgré la grandeur et le luxe. La fée lui rend enfin sa cotte de bonne femme.

Inutile de dire que ce conte charmant de Jean Bertot est écrit dans une langue exquise et très française, et qu'il a motivé une somptueuse mise en scène.

Les chauds et enthousiastes applaudissements d'une chambrée très élégante ont été aux auteurs, aux interprètes, Mmes Amel, Duluc, Bauval, MM. Matrat et Deschamps, à l'orchestre, et enfin aux aimables maîtres de la maison qui, à chaque réception, réservent, à leurs invités, des surprises absolument incroyables. Bravo ! Bravo !

M. Couture - Studia Lux.



« *Chez le Critique* ».
M. le Comte de l'Église. M. Georges de Beauvoir. Mlle Solange Roux.

J'ai eu l'occasion d'applaudir bien des fois, depuis le commencement de la saison, cette grande artiste qui a nom Marthe Chrétien. Je voudrais parler longuement d'elle. Hélas ! au lieu de laisser ma pensée s'envoler, je sens le metteur en pages resserrer mes ailes, les fermer et arrêter ma plume qui court : la place, toujours la place qui me manque !

Benjamin Godard, qui compta Marthe Chrétien parmi les élèves de sa classe d'ensemble, l'appelait son *admirable interprète*. Il composa un nombre infini de pièces qu'il lui dédia, entre autres un merveilleux Concerto pour piano et orchestre, dont elle donna la première audition aux Concerts Colonne.

Elève de Tissot, je rappelle seulement, pour mémoire, qu'elle eut son premier prix de piano au Conservatoire de Paris, après avoir obtenu les plus hautes récompenses à celui de Bordeaux, son pays natal, qui la compte parmi ses gloires. Les Concerts de l'Exposition de 1900 lui valurent sa rosette d'Instruction publique. Dès l'âge de cinq ans, elle s'annonça ce qu'elle devait être : artiste innée, d'un sérieux profond. Elle jouait à la virtuose comme on joue à la poupée et se croyait déjà l'Euterpe des Bach, Beethoven, Chopin, Rubinstein qu'elle interprète en joignant à son art parfait les inspirations de sa belle âme !

NANCY-VERNET.



Mme JANE HADING, Madame Marcelle Le Grandier, dans l'*Attentat*.
Toilette de REDFERN, chapeau de CARLIER.

La Cuisine Théâtrale



Derrière la toile. — Le Courrier des Théâtres. — Le mot d'un ancien Préfet de la Seine. — A quoi tient un succès. — Scène dite à grand spectacle. — Choix des auteurs et du sujet. — Le Scénario. — La Pièce. — L'Auteur de la dernière heure. — L'Interprétation. — Les Vedettes. — Les Fromages blancs. — Le Truc d'un ancien Directeur. — Les Prétentions des Artistes. — La Distribution. — Le Bataillon des petites Femmes. — La Vieille Garde. — Les Intrigues. — Les Auditions. — L'Oiseau rare. — Le cas de Gavroche. — Mademoiselle Reyé. — Fins d'actes. — Les Clous. — Recherches à l'Étranger. — Le Ballet aérien de la « Biche au Bois. » — Sept cents lieues en trente-six heures.

A côté des articles donnant le compte rendu des nouveautés théâtrales, il nous a semblé qu'il y avait place pour d'autres, destinés à initier le lecteur aux petits mystères de la scène ; nous soulèverons pour lui un coin de cette toile qui sépare la salle de la scène, cloison bien mince, cependant, pas même un millimètre ! et pourtant barrière des plus solides, infranchissable pour les profanes, derrière laquelle se passe ce que nous nommerons irrévérencieusement : *La Cuisine théâtrale.*

Aujourd'hui que le théâtre est entré complètement dans les mœurs et fait partie intégrante de nos occupations quotidiennes, il est facile de comprendre que les moindres faits touchant le monde des coulisses prennent une ampleur excitant singulièrement la curiosité publique.

Cl. G. Mareschal.



Au théâtre, je parle des affaires sérieuses, rien n'est laissé au hasard, et l'on ne se doute guère du mal que se donne un directeur pour avoir... même un insuccès, disons le mot technique : même un four ! Mais, dira-t-on, pourquoi mettre à la scène de telles œuvres ? Hélas ! qui peut en prévoir d'avance le résultat ? Ceci me rappelle le mot d'un ancien préfet de la Seine, prononcé dans une conversation amicale qu'il avait avec un de ses locataires : « Mais enfin, mon cher directeur, lui disait-il, pourquoi vous obstinez-vous à ne monter que de mauvaises pièces ? » Et celui-ci de répondre : « Croyez-vous, par hasard, mon cher préfet, que je le fasse avec intention ! »

Au théâtre, c'est l'inconnu, au petit bonheur. Pourtant, de là à dire qu'il faille prendre au hasard et monter n'importe quelle machine, il y a une nuance. Evidemment, on peut fonder des espérances, justifiées le plus souvent, sur les œuvres d'auteurs dont la probité littéraire est le plus sûr garant, mais personne, pas même eux, ne peut prédire d'avance ce qui se passera un soir de première, ou plutôt de répétition générale, la vraie première maintenant. Que d'événements peuvent influer sur le succès final : disposition d'humeur du public, incident politique, interprétation, le goût du moment, la non réussite ou le contraire d'une pièce de la veille, enfin les cabales qui, heureusement, deviennent de plus en plus rares.

Voici donc un directeur d'une scène dite à grand spectacle — dans l'espèce, c'est celle qui nous intéressera le plus au point de vue du matériel et du mouvement — décidé à monter une œuvre qui lui coûtera gros mais sur laquelle il fonde les plus belles espérances et qui doit alimenter une bonne partie de sa saison, sinon celle-ci tout entière ; il fait donc appel aux spécialistes les plus justement appréciés, car ces sortes de spectacles rarement s'improvisent à l'avance mais se font surtout sur commande, l'auteur d'une comédie trouvera toujours le placement de sa production : la plupart des scènes de genre pouvant la représenter, mais une féerie ou une pièce à mise en scène ne sera à l'aise que dans deux ou trois théâtres de grandes dimensions ce qui explique la pénurie du genre et le peu d'empressement des auteurs à travailler dans ce sens. Les auteurs choisis, il faut trouver un sujet ralliant tous les suffrages et suivant lui aussi la mode du moment ; le scénario tracé, indiquant les grandes lignes, est lu au directeur, qui donne ses indications, demande des remaniements. La pièce est écrite acte par acte ; quelquefois au dernier moment, pour la mise au point définitive, on a recours à l'expérience d'un vieux routier du métier qui refond le tout et termine l'ouvrage ; c'est la collaboration de la dernière heure, souvent la meilleure, et par laquelle on aurait dû commencer. Mais, voilà : *si jeunesse savait !* C'est alors que l'activité directoriale va pouvoir se donner un libre cours. A côté de la partie matérielle, s'agite une question de grande importance : l'interprétation.

Ici se place le chapitre des vedettes : pas de bonne pièce sans vedettes, c'est-à-dire les artistes favoris du public, qui faciliteront la victoire. Les auteurs, eux, n'y vont pas de main morte et proposent *ce qu'il y a de mieux sur la place.* Mais, il y a un *hic,* ces fromages blancs (on nomme ainsi les noms des artistes qui, sur l'affiche en couleurs placée sur les colonnes Morris, se détachent sur fond blanc — à l'importance de la grosseur des lettres et du fromage blanc, vous jugez de suite de la valeur de l'artiste) ; ces fromages blancs, dis-je, ne sont pas toujours libres, ou tout au moins leur liberté est relative, elle ne s'obtiendra qu'à coups de billets de banque, en payant les dédits ou en donnant un bénéfice au directeur qui veut bien prêter l'acteur. Un ancien directeur, plus malin qu'honnête, avait su grouper autour de lui une phalange de comédiens émérites, et, comme il ne pouvait tous les utiliser personnellement, il les louait à ses confrères, s'en faisant ainsi un revenu fort appréciable.

Aujourd'hui, les interprètes ont tourné cette petite roublardise, en stipulant dans leurs engagements qu'ils ne pourront être prêtés qu'avec leur consentement. Leurs prétentions sont parfois exagérées ; nombre d'acteurs en vue, en dehors d'appointements fixes, touchent encore un pourcentage sur la recette brute ; on arrive ainsi à payer jusqu'à mille francs par soirée un artiste qui, dans d'autres conditions, se contenterait du tiers. Et le malheureux directeur n'a qu'à s'incliner, encore heureux s'il n'est pas contraint à d'autres obligations plus ou moins vexantes, comme celles de cet acteur qui exigeait de l'administration la fourniture, non seulement de tous ses costumes — ce qui est la moindre des choses — mais encore de ses gilets de flanelle : *trois par soirée !* Cet autre, que son cachet lui serait versé chaque soir pendant la représentation, entre le deuxième et le troisième acte, apporté sur un plateau d'argent ; l'histoire ne dit pas s'il conservait le plateau ! A côté de ceux-là — la minorité, hâtons-nous de le dire — les autres se montrent plus abordables et sont heureux surtout de créer un beau rôle.

Les vedettes engagées, la distribution est arrêtée. Ici s'ouvre le chapitre des recommandations; les auteurs sont assaillis par un tas de gens ayant à placer quelqu'un, ou plutôt quelqu'une aspirant au bataillon des petites femmes qui grillent d'envie d'entrer au théâtre pour faire apprécier aux amateurs, à défaut de talent, leurs jolis charmes. Quand ceux-ci sont jeunes et plaisants, il n'y a que demi-mal, mais, hélas ! il existe la vieille garde, tenace, qui ne désarme jamais, se faufile partout, harcèle auteurs et directeurs et finit, à force d'intrigues et de compromissions, par obtenir le bout de rôle désiré.

Il faut, maintenant, contenter tout ce monde ; la chose n'est pas aisée, croyez-le bien, étant données les prétentions de ces dames ; bien que le talent n'existe chez elles qu'à l'état d'embryon, elles trouveront toujours le rôle trop court, mais, par contre, ce qui fait compensation, leurs costumes trop longs. Et les rivalités vont marcher leur train, les petites rosseries aussi, et souvent cela se corse d'un pugilat ou d'un crêpage de chignons des mieux mis en scène, et sans régisseur, cependant, pour le grand plaisir de la galerie.

Il arrive qu'un rôle spécial ne trouve pas toujours son interprète ; on a recours, dans ce cas, aux auditions et c'est alors qu'a lieu un défilé des plus extravagants : l'aréopage en entend de toutes les façons ; je me souviens qu'à la dernière reprise des *Misérables*, à la Porte-Saint-Martin, on cherchait l'oiseau rare. Un travesti, pour interpréter Gavroche ; eh bien, il en vint de tous les points, je n'ose dire de toutes les parties du monde : des minces, des gros, des ronds, des longs, des petits, des grands, des difformes, etc., etc. Dans ce fatras, à peine deux ou trois valurent-ils la peine d'être écoutés et l'on finit par où l'on aurait dû commencer en prenant celui qu'on avait sous la main dans le théâtre même, mais la fable du Héron sera toujours vraie : on s'était montré trop difficile, heureux encore de retrouver libre celui qu'on avait si bien dédaigné et qui remporta, il est juste de le dire, un très vif succès. Profitant de l'occasion pour le constater ici, j'en adresse encore tous mes compliments à Mlle Reyé, car c'est d'elle qu'il s'agit.

Cl. G. Mareschal.



La distribution terminée, se présente de suite une question de premier ordre : les fins d'actes, c'est-à-dire en argot de coulisses, *les clous* à sensation dont toute la presse vantera l'originalité, la nouveauté, la magnificence, etc., etc., il faut donc les trouver. Toutes les hypothèses sont permises, les baguettes enchantées des bonnes ou mauvaises fées, les talismans sont là pour conduire les héros de la pièce dans les mondes les plus extraordinaires.

Les directeurs n'hésiteront pas à entreprendre des voyages à l'étranger et sans le secours des bons génies, malheureusement, pour se rendre compte de visu, dans les théâtres de leurs confrères de telle ou telle attraction recommandée par les correspondants, en Angleterre, par exemple, où l'art de la machinerie est poussé beaucoup plus loin que chez nous. A la reprise de la *Biche au Bois*, au Châtelet, en 1897, le ballet des danseuses aériennes fut ramené de Blackpool, par les directeurs en personne, qui ne craignirent pas de faire près de 700 lieues en moins de 36 heures pour conclure cette affaire !

EDMOND FLOURY.

(A suivre.)



La Première Photographie au Théâtre

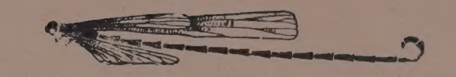
La photographie au théâtre est aujourd'hui une chose si banale que beaucoup s'imaginent difficilement qu'il ait pu exister une époque où l'on n'avait jamais photographié les différentes scènes d'une pièce de théâtre.

Ce temps n'est cependant pas si lointain, car ce n'est qu'en 1888 que les premières photo-poudres, à base de magnésium, firent leur apparition ; c'est seulement un an ou deux après que les photographes professionnels s'organisèrent pour prendre, comme aujourd'hui, des arrangements avec les directeurs en vue de reproduire toutes leurs pièces. Antérieurement à l'emploi du magnésium, il était impossible d'obtenir une image sur une plaque sensible dans aucune salle de spectacle, sauf cependant au *Châtelet*. Là régnait comme directeur un homme de progrès, M. Floury, qui avait fait installer une petite usine électrique et produisait lui-même le courant nécessaire à l'éclairage de son théâtre au moyen de lampes à arc Jablochkow ; il y en avait à profusion sur la scène et *même dans les herses*, ce qui contribuait à éclairer le *milieu* de la scène, chose qui n'avait jamais existé et qui n'existe plus aujourd'hui, où les herses sont garnies de lampes à incandescence.

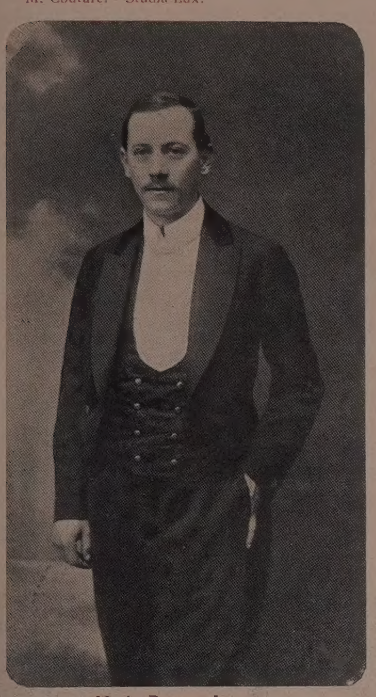
C'est grâce à cette particularité que nous avons pu, en 1888, avec l'aide de M. Balagny, inventeur de plaques souples très sensibles, obtenir *pendant une représentation*, et sans que les spectateurs s'aperçoivent de quoi que ce soit, des clichés 18×24, en posant à peine une seconde ; nous avions choisi le moment de l'apothéose, où tout le personnel de figuration est à peu près immobile. L'appareil était placé au fond d'une loge de face que M. Floury avait mis à notre disposition pour tenter cette expérience ; il n'avait pas hésité à nous encourager dans notre tentative, pressentant tout l'intérêt que pouvait avoir pour le théâtre des documents de ce genre. C'est assurément la première, probablement la seule photographie, à peu près instantanée, qui ait jamais été faite *avec la lumière propre du théâtre* et à l'insu des spectateurs et des acteurs.

G. MARESCHAL.

LES CONCERTS



M. Couture. - Studia-Lux.



M. le Docteur Lulek.

Il n'est guère possible de donner un compte rendu complet, et surtout détaillé, de toutes les séances musicales qui sollicitent, à cette époque, l'attention du dilettante. Certains jours, surgissent parfois une demi-douzaine de concerts qui tous ont lieu à la même heure, et dont les programmes ou les exécutants offrent un égal intérêt.

Je me vois donc obligé de ne parler que d'un petit nombre et d'en omettre beaucoup qui mériteraient d'être cités tout comme les autres. C'est ainsi que je dois me contenter de mentionner la dernière séance de la Société Philarmonique, où Mlle Lindsay a été si brillamment accueillie et qui a valu de si chaleureux applaudissements au quatuor tchèque.

Les grands concerts symphoniques du dimanche tiennent toujours la place prépondérante dans les sympathies du public dilettante.

Au Nouveau-Théâtre, M. Chevillard obtient un très vif succès avec les symphonies de Beethoven exécutées dans l'ordre chronologique. On applaudit aussi le pianiste Backhaus, lauréat du concours Rubinstein, qui joue le concerto en *mi* bémol de Beethoven, mais son jeu apparaît à tous entaché de quelque sécheresse.

Au Concert du Châtelet, M. Colonne fait entendre pour la première fois la *Symphonie domestique* de Richard Strauss, œuvre considérable, inconnue encore à Paris. Comme les poèmes symphoniques de M. Strauss, cette nouvelle composition s'inspire d'un programme minutieusement tracé par l'auteur. Mais, cette fois-ci, c'est la vie du foyer, ce sont les sentiments intimes et familiers qui s'exhalent du bonheur domestique, qui en constituent les éléments essentiels. Constatons que jamais, peut-être, M. Richard Strauss n'a montré plus de solidité orchestrale, un plus bel équilibre des forces instrumentales, et une plus virile puissance que dans cette œuvre magistralement dirigée par lui-même et qui lui a valu une très chaude ovation.. M. Colonne avait très spirituellement mis en contraste avec cet ouvrage si touffu et dont les développements procèdent surtout d'intentions littéraires, la charmante symphonie en *la* mineur de Saint-Saëns qui se développe de façon exclusivement musicale et est écrite avec une lucidité et une grâce admirables.

Au Conservatoire, M. Marty persévère dans sa tendance à répandre le goût des compositions modernes. Le concert du 1er avril comprenait la symphonie en *ut* majeur de Schumann, la suite d'orchestre écrite pour *Pelléas et Mélisande*, par Gabriel Fauré, et la *Rapsodie cambodgienne*, de Bourgault-Ducoudray. Ces deux dernières œuvres étaient présentées pour la première fois au public de la Société des Concerts. Ce public a bien accueilli la *Suite* de M. Fauré, dont la *Fileuse* a été bissée, mais il s'est montré réfractaire à la *Rapsodie cambodgienne* qui n'a récolté que de maigres applaudissements mêlés de quelques « chut ». Ce sont les derniers vestiges d'une résistance qui tend à capituler.

Au Nouveau-Théâtre, M. Reynaldo Hahn avait organisé un intéressant Festival Mozart. On se rappelle ses exécutions modèles de *Don Juan*. Cette nouvelle série ne la cédait en rien aux précédentes. En raison de cet afflux de concerts, je n'ai pu assister qu'à la première soirée où nous fut offerte une exquise exécution du second acte des *Noces de Figaro*, admirablement interprété par Mme Lili Lehmann (la comtesse), Mlle Tate (Chérubin) et M. Ancona (Figaro). M. Ancona a de plus délicieusement chanté la sérénade de *Don Juan*. Quand à Mlle Tate, ce fut une agréable surprise que d'entendre cette jeune fille, encore inconnue des parisiens, chanter d'une voix fraîche et joliment conduite (elle est élève, dit-on, de Jean de Reszké), l'adorable *Voi che sapete*. N'oublions pas le violoniste Maurice Hayot, qui s'est particulièrement distingué dans l'allegro et le final du concerto en *la* mineur de Mozart, où il a fait preuve de charme, de tendresse et d'émotion.

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Lindsay.

A la salle Æolian, le docteur Léon Lulek, qui possède une jolie voix de baryton bien timbrée et qui se prête avec aisance au charme pénétrant des *lieder*, a chanté diverses mélodies de Brahms et de Richard Strauss avec un très vif succès. En cette même salle nous avons entendu M. Henri Kowalski à la fois comme conférencier et comme pianiste. M. Kowalski, qui fut élève de Chopin, a improvisé une aimable causerie où il a fait ressortir les qualités constitutives du talent de Chopin et indiqué certains traits dominants du caractère de cette musique. Puis il a exécuté différents morceaux qui offraient cette piquante originalité d'être interprétés suivant les intentions mêmes du compositeur, léguées à ses élèves. Ce qui nous a surtout frappé, dans cette interprétation, c'est son allure romantique. Chopin devait évidemment subir dans son jeu, tout comme les autres artistes, l'influence de l'époque et du milieu où il vivait. A ce titre, l'exécution des pages de Chopin par M. Kowalski fut des plus intéressantes.

Les pianistes se sont tout spécialement signalés ces jours-ci. Mentionnons d'abord Mme Clotilde Kleeberg, dont les programmes ne comportent que des noms d'auteurs de premier ordre. La première séance était consacrée à Bach, Mozart, Mendelssohn, Schubert, César Franck, la seconde à Beethoven, Schumann et Chopin. On ne saurait trop féliciter l'excellente pianiste du choix si judicieux des pages où s'exerce sa virtuosité. Dans cette même salle Erard où a été applaudie Mme Kleeberg, se sont donnés les concerts de MM. Busoni et Emile Sauer. L'un et l'autre ont soulevé des acclamations prolongées.

COELIO.

M. Couture. - Studia-Lux.

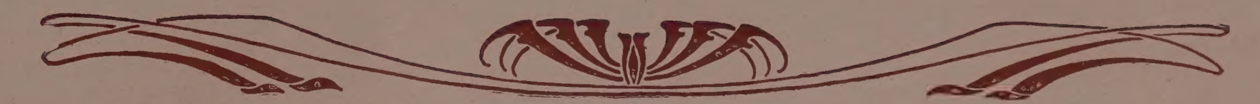


Mme Clotilde Kleeberg.



Mlle FÉLYNE.

Toilette de la creation de DRECOLL.



Les Tréteaux de la Mode

Les joyeuses cloches de Pâques ont ramené pour la jeunesse — et quelques privilégiés — le temps joyeux des vacances. Après le public recueilli de la Semaine-Sainte, empressé aux spectacles spirituels, c'est l'invasion folle des lycéens, des provinciaux et des étrangers. Aussi, quelle bigarrure, quelle exhibition de modes fantaisistes dans tous nos théâtres !

Rien à glaner pour les chiffons. Et, cependant, tous les modèles sont sortis — et lancés par les couturiers. Le concours hippique, qui débuta si froidement, nous a révélé les nouveautés sensationnelles. La Mode est fixée jusqu'en octobre de cet an de grâce 1906.

Les nouveautés ? Il y a déjà si longtemps qu'on en parle, que le frisson d'inédit est difficile à procurer. La ligne Empire triomphe, ainsi d'ailleurs que le haut corselet, qui conserve à la taille toute son élégance. La forme princesse est toujours favorite, mais la chaleur et l'emploi de tissus légers vont vite faire décroître cette vogue.

Déjà la chemisette reparaît, non plus la banale chemisette de taffetas ou de liberty, tombée dans le domaine commun, et dont le faux luxe sonnait le plus mauvais goût, mais la chemisette de lingerie — avec des recherches, des raffinements de travail : jours, petits plis, entre-deux. Le tissu employé est des plus simples, un linon fin qui rosira délicatement des transparences de la peau. Ces chemisettes sont extrêmement coûteuses, et nos plus grandes maisons de couture rivalisent à qui aura les plus soignées, les plus impeccables.

C'est le retour aux travaux délicats de nos grands-mères ; et nombre de jeunes filles, qui auraient cru indigne d'elles de s'essayer à la confection d'un corsage, appliquent tous leurs soins à réussir un groupe de petits plis, une broderie délicate, ou encore la pose, très minutieuse, d'un fin entre-deux de vieille dentelle retrouvée par un heureux hasard.

C'est là du vrai luxe, luxe qui touche à l'art, et que toutes les femmes se doivent d'encourager. Grâce à ce retour vers la fine lingerie, nos dentellières, des femmes intéressantes entre toutes, ces travailleuses verront se réveiller leurs fuseaux. Quand on songe que ce métier, un des meilleurs de la vieille France, permet à la femme, à la mère, de surveiller son foyer, d'élever ses enfants, tout en apportant sa contribution au budget du ménage, l'encouragement, qui consiste en l'achat — très agréable — de nos modernes dentelles, se double très facilement d'une bonne action.

Voilà presque un sermon... et nous ne sommes plus en carême !

Revenons donc à nos chiffons. Quelque temps qu'il fasse, qu'avril soit riant ou maussade, ce mois voit s'épanouir la brillante floraison des chapeaux nouveaux. De plus en plus petites, nos coiffures. Bientôt la calotte, large et basse, dépassera la passe. Et déjà avec les crins tourmentés qu'on nous croque, la chose est à moitié faite. Non garnis, ces crins souples ont l'air d'épuisettes de pêcheurs : une grande poche n'en finissant plus. Cabossés, gondolés, retroussés, ces étranges bonnets napolitains acquièrent un genre très chic. Les grandes aigrettes de l'hiver, les longs paradis enveloppants se mêlent aux fleurs dont ce printemps voit une véritable débauche.

Cependant, le genre chapeau de fleurs ou chapeau de feuillage est désuet. Comme nouveauté, quelques petits chapeaux de cuir, toquets ou bérets originalement posés, ont été aperçus au concours hippique.

M. Couture. - Studia-Lux.

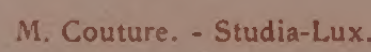


Mlle Julia Séale.
(Chapeau de LEWIS).

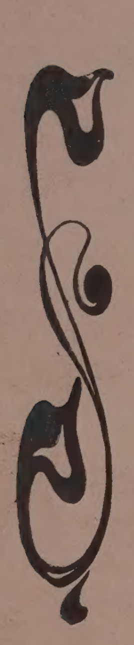
Pour fixer son choix, une Parisienne avisée n'aura qu'à rendre visite aux Grands Magasins du Printemps, où, défiant toute concurrence par leur prix et le goût qui présida à leur confection, les chapeaux d'été offrent un coup d'œil ravissant. Dans un cadre nouveau, complétement transformé, les mondaines les plus difficiles y trouveront d'ailleurs tout ce qui concerne les modes féminimes sans compter les parfums, les bibelots gracieux, les mille riens charmants, superflu nécessaire à toute femme vraiment digne de ce nom.

Et voilà maintenant l'aube des grands jours qui se lève : j'entends les vernissages des divers salons de peinture. Après les « premières » de l'hiver, ce sont les véritables solennités printanières. A côté des toilettes harmonieuses, portées par nos plus exquises mondaines, vont défiler les outrances des « modèles », qui, ayant pour lot la jeunesse et la beauté, se croient toutes les extravagances permises. Sur les bandeaux tragiques, les grandes envolées de plumes couronnant des capelines fantastiques, le tout accompagnant des fourreaux d'un rouge sanglant, des tuniques bleu céleste, ou des manteaux d'un blanc malade.....

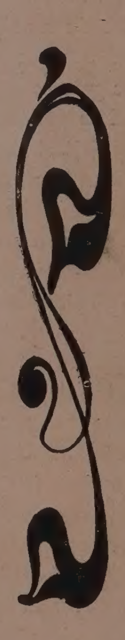
Il s'agit de « tirer l'œil », et l'exhibition de ces demoiselles n'est pas mince réclame pour le talent de quelques-uns de nos petits maîtres de la brosse et du ciseau.



M. Couture. - Studia-Lux.







Mlle Julia Séale.
(Chapeau de LEWIS).

Aline GRENET.

Petite correspondance. — *Une abonnée.* — La *Parfumerie Ninon*, 31, rue du Quatre-Septembre, n'a pas de succursale en province, mais elle envoie, contre mandat-poste, tous les produits qu'on peut désirer poudre, lotions et tous produits de beauté dont elle a la spécialité.

Le Gérant : Charles RICHARD.